

20 - Bleue comme une orange

1830-1848 : Algérie, Égypte, Turquie

Le progrès colonise « l'Orient »

L'artifice a un pays. On a fait du chemin depuis les Pays-Bas, cette hydre malvenue, contrainte de se refaire elle-même pour surnager, et exportant dans le monde entier son ingénierie techno-politique : Provinces-Unies, Royaume-Uni, États-Unis, etc.

Orangisation/Organisation. Voilà d'où le Français Saint-Simon (1760-1825) a rapporté *la religion industrielle*, la science et le culte des réseaux (canaux & communications). Ce sont ses disciples, les ingénieurs saint-simoniens, qui sont partis en 1833 en « Orient » (Turquie, Égypte, Algérie), pour édifier le « Système de la Méditerranée », avec le soutien, sinon à la demande des potentats locaux, Mahmoud II, Mehmet Ali, Abd el-Kader. Le prestigieux résistant visitant les expositions universelles à Paris et prêchant pour le canal de Suez.

Aussi les jeunes Marx & Engels (les saint-simoniens communistes), pouvaient-ils s'enthousiasmer dès 1848 pour les exploits et le « rôle éminemment révolutionnaire de la bourgeoisie » (*i.e* la technocratie), dans l'énorme bond en avant des forces productives et la soumission des « peuples arriérés », « barbares », à l'impitoyable progrès industriel.

« Elle a créé d'énormes cités ; elle a prodigieusement augmenté les chiffres de population des villes par rapport à la campagne, et par là, elle a arraché une partie importante de la population à l'abrutissement de la vie des champs. De même qu'elle a subordonné la campagne à la ville, elle a rendu dépendants les pays barbares ou demi-barbares des pays civilisés, les peuples de paysans des peuples de bourgeois, l'Orient de l'Occident¹. »

Tirons les conséquences « socialistes scientifiques » de ces prouesses historiques. Les puces ne sont pas la peste, mais les porteuses du bacille. Les Occidentaux ne sont pas le progrès, mais les porteurs du progrès - d'ailleurs conscients et volontaristes. C'est leur différence avec les puces ; ils sont également *sujets* du processus qui les agit.

L'Occident n'est pas technologique - thèse essentialiste. La technologie est alors occidentale - thèse matérialiste - comme les sciences & techniques furent auparavant chinoises, perses ou mésopotamiennes. Ce ne sont pas l'État (la France), ni le capital (la bourgeoisie), ces agents transitoires, qui ont colonisé l'Algérie, l'Orient, les campagnes, mais les sciences et technologies dont « l'Occident » et ses « capitaines d'industrie » ne furent que les vecteurs fugaces. Comme le furent jadis les Arabes transmettant la science des Grecs, des Perses et des Indiens, dans cette perpétuelle course à la puissance que les sociétés se livrent contre elles-mêmes et contre les autres ; mobilisant à cet effet les subjectivités et les identités idéologiques - nationales, religieuses, sociales, etc.

Faute de quoi, elles disparaissent au profit de celles qui le font, éliminées ou absorbées dans une version nouvelle et supérieure de la civilisation, qui ne laisse plus rien, ni personne « en dehors ». Prodige des communications électro-mondialisées.

¹ *Manifeste du parti communiste*, 1848

Au temps où les Grecs et les Latins nommaient nos ancêtres « Celtes » ou « Gaulois », ils nommaient aussi « Libyens » ou « Numides », les ancêtres des Tunisiens, Algériens et Marocains. « Numides/nomades » d'après une étymologie grecque, peut-être fautive.

Ces Numides, les premiers habitants de l'Afrique du Nord, eurent des royaumes et des guerres intestines de l'Égypte aux Canaries et de la mer au Niger ; ainsi que des rois aux noms fameux, Massinissa, Jugurtha, dont l'historien Salluste a raconté la guerre contre les Romains (*Bellum Jugurthinum*). - Jusqu'à l'annexion de leur royaume de Cirta, en - 40 av. J.-C., au sein de la province romaine d'Afrique. Dix ans après l'annexion des provinces gauloises à l'empire.

Puis Constantin I^{er} (272-337) - « Constantin le Grand », comme disent les évêques - instaure le christianisme impérial et se fait bâtir une « Rome nouvelle », Constantinople (330), ex-Byzance. De même qu'il fait rebâtir Cirta, alors ruinée par des guerres entre Romains, et renommée Constantine. Le christianisme, désormais religion du pouvoir, se répand en courants rivaux dans toute l'Afrique du Nord (donatistes, ariens, nicéens), mais tous ennemis des manichéens, des philosophes et des vieux cultes polythéistes, lorsqu'en 429 surgissent les Vandales ; des hordes blondes et vagabondes ayant pillé de Scandinavie en Pologne, et des Gaules en *Vandalousie*, au sud de l'Hispanie.

Ces Vandales, de pieux chrétiens ariens, passent les Colonnes d'Hercule, comme ils avaient passé le Rhin (406) et les Pyrénées (409). 80 000 personnes, dont 15 à 20 000 guerriers, sous le commandement d'un terrible chef de guerre, Genséric (389-477), né en Hongrie sur les bords du Balaton, et dont le nom signifie bien sûr « Puissant par la lance ». Sous Genséric, les Vandales se taillent une bande côtière, enlevant des villes et des îles dans tout le bassin méditerranéen, Hippone (Bône, Annaba), où l'évêque nicéen Augustin meurt durant le siège ; puis Carthage, la Sardaigne, la Corse, la « Mauritanie » (*i.e* Algérie & Maroc), Rome (en collaboration avec Attila) - bref - saccageant en tous sens l'Empire romain d'Occident (Rome), et assaillant déjà l'Empire romain d'Orient (Constantinople) : comme toutes les hordes germaniques et turco-mongoles de l'époque.

Les tribus numides, qui tiennent toujours l'arrière-pays, s'allient aux Vandales pour ces fructueuses expéditions, ou leur résistent plus ou moins, au gré des opportunités et des rapports de force.

Heureusement, voici Bélisaire (500-565), valeureux général *roumi*, qui, parmi bien d'autres prouesses et tribulations, écrase les Vandales en 533 et rend la domination de l'*Africa* à l'Empire romain d'Orient - pour un gros siècle. La plupart des Vandales, ceux qui ne sont pas massacrés ni réduits en esclavage, se réfugient chez leurs voisins numides, se fondant au sein d'un peuple que l'on commence à nommer « berbère » (*barbare*), quoi que lui-même se désigne comme « amazigh » et persiste aujourd'hui à parler sa propre langue, le tiffinagh.

Puis les armées arabo-musulmanes envahissent l'*Ifriqiya* en huit guerres menées de 643 à 715, convertissant les tribus indigènes à coups d'épée, et il serait bien étonnant qu'elles n'aient pas employé la stratégie de la terre brûlée, ici ou là, lors de leur invasion du « Maghreb » ; un nom arabe (*Maghrib*, le Couchant, l'Ouest, l'Occident), pour recouvrir l'*Ifriqiya* ; ses pays, ses peuples et leurs noms anciens ; Numides, Vandales, Amazighs etc.

La Kahena (675-703), reine des Aurès et prophétesse judéo-berbère, aurait elle-même fait brûler les champs, les oliveraies, les greniers de son propre peuple et empoisonner ses puits, lors de

sa résistance à l'invasion arabe, à moins qu'il ne s'agisse d'outrances et de calomnies des envahisseurs². *Mais Dieu est le plus savant.*

Si bien que, dès 711, ce sont un chef et des troupes berbères, celles de Tariq ibn Ziyad, qui passent les Colonnes d'Hercule, depuis renommées *Djebel al-Tariq*, Gibraltar, (« la Montagne de Tariq »), guidés et soutenus par des juifs et des chrétiens wisigoths, rebelles au roi Rodéric (688-711). Ces rebelles croyant soutenir une incursion sans lendemain, une de plus, et non pas huit siècles d'occupation³.

Le droit des Arabes à occuper l'Algérie et l'Ibérie, vaut donc celui des Francs à occuper la Gaule au même moment. C'est le droit de conquête que les *Sarrasins* appliquent - outre l'Espagne - en Italie, Sicile, Provence, Aquitaine, Poitou, Bourgogne, aussi loin qu'ils le peuvent jusqu'au IX^e siècle ; révélant ainsi aux dirigeants spirituels et temporels rousmis le concept de *djihad*.

Certes, les Arabo-musulmans n'ont pas inventé la guerre religieuse, mais ils l'ont *sanctifiée* en tant que *devoir* spirituel, moral et militaire. Et c'est en son nom qu'ils prétendent coloniser la rive nord de *Mare Nostrum* dont les peuples et les puissances, coupés de la rive sud pour la première fois depuis dix siècles, se recentrent autour du Rhin.

Enfin les armées turco-musulmanes déferlent à leur tour d'Asie centrale (Turkestan), et c'est bien également leur droit de conquête, sinon leur devoir religieux. Les Turcs assiègent Jérusalem en 1071, la prennent en 1073, égorgent le juge, les notables et 3000 habitants ; et interdisent désormais tout accès des pèlerins chrétiens au tombeau du Christ.

C'est du choc en retour de cette scission, des conquêtes et ravages musulmans, qu'émerge peut-être l'*Europe*, définie *a contrario* comme Chrétienté⁴ ; quoiqu'elle soit uniquement *catholique* depuis le schisme avec l'église *orthodoxe* d'Orient (1054), entre la papauté de Rome et le patriarcat de Constantinople.

« Au moment où, prêchant la première croisade, en 1095, au concile de Clermont, le pape Urbain II fait adopter à l'homme d'armes l'idée musulmane de la guerre sainte, eut-il l'intuition géniale qu'il allait réconcilier le féodal avec lui-même⁵ ? »

D'où cette *pérégrination* (on ne dit « croisade » qu'après trois siècles), aboutissant au siège de Jérusalem le 7 juin 1099, par les Européo-chrétiens, et à sa prise le 15 juillet, suivie des rituels massacres, incendies, captures, rançons. Les musulmans (turcs, arabes), étant expulsés comme les chrétiens auparavant, ainsi que les juifs ayant participé à la défense de la ville. Celle-ci devient pour deux siècles capitale du « royaume franc de Jérusalem », et Godefroy de Bouillon (1058-1100) prend le titre d'« avoué du Saint-Sépulcre ».

² Cf. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*

³ Cf. Alexandre Skirda, *La traite des Slaves. L'esclavage des Blancs du VIII^e au XVIII^e siècle*. Editions de Paris/Max Chaleil. pp. 63-72

⁴ Cf. Henri Pirenne, *Histoire de l'Europe des Invasions au XVI^e siècle*, 1936. *Mahomet et Charlemagne*, 1937

⁵ Pierre Nora, *Les Français d'Algérie*, 1961, Julliard. p. 185-186

D'où neuf *pérégrinations* (1095-1270), quatre éphémères royaumes franco-latins d'Orient (1098-1291), la prise de Constantinople par les croisés (1204) ; et huit siècles de reconquête de l'Espagne, jusqu'à la reprise de Grenade en 1492.

Vous pensez bien que les musulmans arabo-turcs, dont La Mecque était la Mecque exclusive depuis moins de cinq siècles - strictement épurée et interdite à tous ses anciens habitants païens, juifs et chrétiens - n'allaient pas tolérer que ces impies mécréants jouissent d'une autre ville, tellement plus sainte et antérieure ; tombeau du Christ et Temple de Salomon. Il leur fallait reprendre celle-ci et recouvrir temple et tombeau d'une mosquée. Action et réaction, conquête et reconquête ne cessant de s'engendrer mutuellement depuis un millénaire.

La « Régence » (turque) d'Alger est la création en 1519 de pirates grecs - mais sujets turcs et convertis à l'islam - les frères Barberousse, qui font la course contre les vaisseaux chrétiens, des razzias côtières, pillages, rançonnages, trafics d'esclaves et transport d'Espagne en Afrique du Nord, de juifs et de musulmans rebelles.

Leur opportune allégeance au sultan de Constantinople, Sélim I^{er} (1470/1520), leur vaut son soutien contre les représailles espagnoles, l'envoi de 4 000 volontaires turcs et de 2 000 *janissaires* - des esclaves fantassins d'origine européenne (des Balkans à la Hongrie), enlevés enfants et dressés pour cet usage.

« Le nom français de la ville d'Alger vient de l'arabe « Al Jazair », « les îlots » qui protégeaient son port des vents du large, et que les Turcs relièrent à la terre ferme par une jetée en 1529. L'adjectif et nom « jazairi » désignait un habitant d'Alger, ou un originaire de cette ville résidant ailleurs⁶. »

En Europe, nous voici à la Renaissance, entre la Reconquête *des* Espagnes par ses Majestés très-catholiques, et la Réforme germanique de Luther. Au temps des guerres entre l'empereur Charles-Quint (1500/1558) et le roi François I^{er} (1494/1547), lequel s'allie au Grand Turc, Soliman le Magnifique (1494/1566), contre son rival chrétien. En 1522, Soliman envahit la Serbie ; en 1526, la Hongrie ; en 1529, il assiège Vienne ; en 1532, Güns (Köszeg), en Hongrie. Entre 1534 et 1544, la flotte turque commandée par Khayr ad-Din Barberousse (1466-1546) et la flotte française, multiplient les attaques conjointes contre les navires et possessions des Habsbourg, à Gênes, en Italie, à Tunis, à Ibiza (Baléares), en Espagne, à Nice, etc. « Dans les années 1580, la ville d'Alger concentre près de 20 000 esclaves sur une population d'environ 130 000 habitants. » Dont un certain Miguel de Cervantès, captif depuis cinq ans et racheté le 19 septembre 1580 pour 500 écus d'or⁷.

L'esclavage étant interdit lorsqu'il s'agit d'un musulman, la course en Méditerranée fournit les maisons et les ateliers en domestiques et en artisans chrétiens (menuisiers, charpentiers, armuriers). Elle culmine au XVII^e siècle pour décliner ensuite, et avec elle, le nombre de captifs

⁶ Guy Pervillé, « Comment appeler les habitants de l'Algérie », https://www.persee.fr/camed_0395-9317_1997 ... Qui cite Claude Collot et Jean-Robert Henry, *Le mouvement national algérien*, textes 1912-1954, Paris, L'Harmattan, 1978, p. 29

⁷ Cf. F. Cresti, « La population d'Alger et son évolution durant l'époque ottomane : un état des connaissances controversé », *Arabica*, 2005, 52-4, pp. 457-495. Cité par M'hamed Oualdi, « Chrétiens, musulmans, Noirs ou Blancs, tout le monde pouvait être asservi ! » *L'Histoire* n° 541, mars 2026

et de bateaux saisis. 1500 esclaves, de Naples et de Sardaigne pour la plupart, sont enlevés en Alger de 1802 à 1815⁸.

Ces pirateries *barbaresques* suscitent deux siècles d'expéditions punitives contre la Régence d'Alger, britanniques (1620, 1621), françaises (1664, 1681-1688, 1766), danoise (1770-1772), espagnole (1775-1785), américaine (1815), anglo-hollandaise (1816)... C'est à coups de canons que cette dernière libère plus d'un millier d'Européens prisonniers d'Alger⁹. La piraterie régresse dans les années 1820, les flottes européennes ayant pris le dessus technologique. Ce qui vaut toujours mieux que des salamalecs sans fin.

Ce territoire de la Régence s'étire sans trop de cohésion de la Calle (El Kalla), à l'Est d'Annaba (Bône), aux confins de la Régence de Tunisie, jusqu'aux environs de Oujda, à l'Ouest, limitrophe de l'émirat du Maroc. Au Sud, sa limite ondule à 400 km d'Alger (Biskra), avec une poussée jusqu'à Ouargla, à 800 km d'Alger. Le Mزاب, à 450 km d'Alger, subsistant dans une autonomie de fait. Enfin, des zones dissidentes persistent sur la côte, autour de Béjaïa (Bougie), à 220 km à l'est d'Alger.

Bref, cette Régence d'Alger n'occupe qu'une fraction réduite et lacunaire de l'immense surface héritée de la colonisation par l'Algérie d'aujourd'hui. Cinq fois la France, grâce à l'annexion du Sahara jusqu'à Tamanrasset, et de la frange Béchar-Tindouf, voisine du Maroc, en 1952¹⁰.

De fait, l'Etat pirate d'Alger, cotyrannisé par la corporation des pirates (*Taïfa des raïs*) - dont nombre de *renégats* européens - et le corps des janissaires (*l'Odjack*), en perpétuelles querelles intestines, batailles et assassinats réciproques, ne contrôle guère qu'un sixième de ce qui se nomme à peine « l'Algérie » ; et dont les tribus fréquemment insurgées contre les collectes d'impôts, s'élèvent vers 1830 à 2,5 millions de Kabyles (Berbères), de Turcs, de « Kouloughlis » (d'arabo-turcs, du turc *kul oglu*, « fils de serviteur »), d'Espagnols, de Maures (Arabes d'Andalousie) - et donc d'Arabes.

Qu'est-ce qu'une tribu ? Un groupe de gens réunis par le principe de consanguinité, se réclamant d'une parenté commune et organisés suivant la tradition. Des tribus, il y en a 516 dans la régence. Certaines dites *maghzen* (magasin) servent de gendarmerie et de perception au pouvoir turc. Elles surveillent les tribus *raïas*, le bétail payant, dont les impôts, souvent extirpés en nature, sont justement *emmagasinés*.

Les vigiles du magasin reçoivent naturellement le prix de leurs services ; un lot de terre par chef de famille, des outils, un cheval, des armes. Soumises, semi-soumises, insoumises, ces tribus guerroient entre elles et/ou contre la régence, sporadiquement, perpétuellement. Les deux-tiers de la population et les trois-quarts du territoire échappant peu ou prou au pouvoir d'Alger. Un territoire où la quasi-totalité de la population vit dans ses villages de labourage et pâturage. Mais à qui appartient la terre sous la régence turque ? Qui la travaille et comment ?

D'abord, le domaine du *beylik*, de l'autorité provinciale (*bey*/gouverneur), que celle-ci peut exploiter directement ou mettre en concessions. Les *azel*, confiés à des dignitaires et/ou à des tribus, et parfois cultivés par des corvées (*touiza*/« entraide ») imposées aux tribus voisines. Ahmed bey, le gouverneur de Constantine, un Kouloughli farouche ennemi des Français,

⁸ Cf. Tayeb Chenntouf, « L'évolution du travail en Algérie au XIXe siècle » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°31, 1981. pp. 85-103 ; <https://doi.org/10.3406/remmm.1981.1906>

⁹ Cf. « Bombardements de Lord Exmouth en 1816 » in : *Les feuillets d'El-Djezaïr*, hors-série, 1937. - Henri Klein (volume récapitulatif) pp. 286-290 ; https://www.persee.fr/doc/feldj_1112-0649_1937_hos_1_1_1242

¹⁰ Cf. Hélène Blais « La construction d'un territoire », *L'Histoire* n°95, p.8 avril/juin 2022

dispose ainsi de 150 000 hectares des meilleures terres et perçoit, outre sa part personnelle de la récolte, le *hokkor*, un impôt sur le sol¹¹.

Le droit foncier distingue ensuite le *melk*, les parcelles closes, familiales et transmissibles aux enfants ; l'*aarch*, ensemble de vastes espaces indivis que les *djemâas*, les assemblées, distribuent suivant les besoins de chaque famille ; et enfin les terres *habous*, propriétés des confréries religieuses¹².

Le *melk* résulte d'un défrichement ou d'une donation du beylik, propriétaire suprême de toutes les terres. Auguste Warnier (1810-1875), médecin militaire, arabophone, sympathisant des saint-simoniens et spécialiste alors reconnu de l'Algérie, évalue à 3 000 000 hectares en 1830, la superficie des terres *melk*, soit un cinquième du Tell, la zone arable et fertile du nord de l'Algérie.

La famille détient et cultive la parcelle *melk* en indivision. Le droit de préemption (*chefta'a*) permet à n'importe quel de ses membres d'en exclure l'étranger qui voudrait s'y introduire. Indivision ne signifiant pas égalité. « En fait, la vie domestique, l'organisation du travail et la répartition du produit connaissent une double distinction : entre les hommes et les femmes, entre les aînés et les cadets¹³. »

Quant à l'*aarch*, dont l'extrême-gauche fait si grand cas, y voyant un cas de communisme agropastoral, il s'agit de terres tribales, collectives, que la *djemâa*, l'assemblée de tentes ou de village, attribue à l'un ou à l'autre, avec l'obligation de travailler lui-même sa parcelle sous peine d'en être privé. La terre *aarch* ne peut être louée, ni vendue. Faute d'héritier mâle direct, l'assemblée la réattribue à qui en a besoin, par exemple lors d'une redistribution générale des parcelles.

Les terres *habous*, enfin, sont affectées par leurs propriétaires à des fondations (publiques, privées, mixtes), et rendues de ce fait inaliénables et imprescriptibles, afin d'employer leurs revenus à des œuvres pieuses et de bienfaisance¹⁴.

- Et dis voir *khouya*, s'il n'y a pas de terre disponible, ni *melk*, ni *aarch* dans ta tribu, que vas-tu faire ? - Eh bien, tu peux encore te faire métayer (*khammès*), comme un cinquième des chefs de famille. Travailler pour un an sur l'*azel* d'un autre ou du beylik moyennant un quart ou un cinquième de la récolte, ce qui est bien moins qu'en France (métayage/moitié)¹⁵.

La raison du plus fort restant la meilleure, voici le pays que l'armée française envahit sous un risible et faux prétexte en juin 1830, et d'où elle expulse le dey d'Alger, gouverneur et

¹¹ Cf. Tayeb Chenntouf, « L'évolution du travail en Algérie au XIXe siècle » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°31, 1981. pp. 85-103 ; <https://doi.org/10.3406/remmm.1981.1906>

¹² Cf. Marc Dufumier, « Une agriculture de grands domaines ». *Les Hors-séries de l'Obs* n°110, « L'Algérie coloniale 1830-1962. » p.42/43

¹³ Tayeb Chenntouf, « L'évolution du travail en Algérie au XIXe siècle » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°31, 1981. pp. 85-103 ; <https://doi.org/10.3406/remmm.1981.1906>

¹⁴ Cf. Ménouba Hamani, « L'impact de la colonisation sur le foncier algérien. Le cas de l'est algérien ». In *Options Méditerranéennes : Série B. Etudes et recherches* ; n°72. <http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=00007> 1 30

¹⁵ Cf. A. Nouschi, *Enquête sur le niveau de vie des populations rurales constantinoises de la conquête jusqu'en 1919*. Cité par Tayeb Chenntouf, « L'évolution du travail en Algérie au XIXe siècle » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°31, 1981. pp. 85-103 ; <https://doi.org/10.3406/remmm.1981.1906>

représentant de l'empire ottoman depuis trois siècles. Mais elle ne libère guère que 122 captifs européens, la piraterie étant depuis plus d'un siècle en déclin¹⁶.

La France s'engage dans le traité de capitulation, signé le 5 juillet, « à ne pas porter atteinte à la liberté des habitants de toutes classes et à leur religion ». Qu'il s'agisse du judaïsme pratiqué par 25 000 fidèles d'origine berbère et espagnole¹⁷, ou de l'islam, hégémonique autant qu'hégémoniste.

En pratique, il s'agit « de laisser les musulmans sous l'application des lois personnelles et successorales dépendant des perceptions du Coran¹⁸ ». En clair de la *charia*. Comme si l'Évangile - ou plutôt les jurisprudences déduites de l'Évangile - remplaçait en France le code civil ; avec pour effet d'abolir la séparation de l'église et de l'État, et de laisser au clergé la direction morale et juridique de la société, de la famille et de la vie privée.

Cette confusion de la religion (musulmane) et de la nation (arabe et berbère), confine les *indigènes* dans un statut inférieur de *sujets* français - mais non *citoyens*. Aux oulémas, cheikhs, cadis, caïds, etc., la gestion quotidienne de la « communauté » arabo-musulmane. Aux militaires, et plus tard, aux fonctionnaires, maires et députés de la communauté supérieure des *citoyens* (français), le droit du vainqueur, qui leur permet de dépouiller les Arabo-berbères de leurs terres individuelles ou tribales, voire de biens en ville. Et vous croyez que ça va se passer comme ça ?

Les indigènes se barricadent dans l'islam, cette religion exclusive et totalisante qui s'exprime dans la langue du Coran - la parole même de dieu - et qui soumet la communauté des croyants aux dogmes et aux lois stricts, littéraux, intangibles et éternels, imposés par sa lecture ou récitation (*al qur'an*).

Début de 132 ans de « pacification » hérissés de révoltes récurrentes.

Ayant en vain participé à la défense d'Alger, Ahmed Bey (1786-1851), un « Kouloughli » d'ascendance turque par son père, arabe par sa mère, organise sa résistance sur le modèle égyptien, depuis son rocher de Constantine. Il crée une armée permanente de 2000 fantassins kabyles et de 1500 cavaliers arabes, modernise son administration avec des ministères dédiés, et étend son emprise aux alentours.

Des tribus arabes, cependant, profitent de l'affaissement ottoman pour s'affranchir du pouvoir turc. Ainsi, Mahdi el-din, chef de la tribu Hachem et de la confrérie Qadiriya - descendant, paraît-il, d'Al-Hassan petit-fils de Mahomet - et son fils Abd el-Kader (1808-1883), reprennent Mascara, ville de 10 000 habitants au sud d'Oran dans l'ouest algérien, à une garnison turco-algérienne restée fidèle à Constantinople. Ce succès leur vaut la direction d'une insurrection qui repousse les Français aux portes de Tlemcen. En novembre 1832, des chefs de tribus se retrouvent à Mascara pour se donner comme sultan ce cavalier superbe qui, à 24 ans, fait déjà preuve d'un grand sens militaire.

¹⁶ Cf. M'hamed Oualdi, « Comment le système a pris fin ». *L'Histoire* n° 541, mars 2026

¹⁷ Cf. Benjamin Stora, « Les Juifs, des Algériens (pas) comme les autres ». *L'Histoire collection* n°95, avril-juin 2022. p. 45

¹⁸ Patrick Weil, « Le statut des musulmans en Algérie coloniale. Une nationalité française dénaturée. *Histoire de la justice* 2005/1 (n°16), p. 93-109. DOI 10.3917/rjh.016.0093

Outre les partisans de la Sublime Porte et les tribus dissidentes, l'armée française affronte désormais un érudit soufi, d'ascendance maraboutique, qui se révèle aussi bon stratège qu'administrateur efficace. Né de grande lignée, on le dit noble, avenant, versé en poésie ; il a étudié la théologie, la jurisprudence et la grammaire arabe dans la *zaouïa* (centre religieux) de son père.

Comme Ahmed Bey, Abd el-Kader a fait le pèlerinage de La Mecque et voyagé en Irak, en Syrie, en Egypte entre 1825 et 1827. Comme lui, il a rencontré Mehmet Ali (1760-1849), le pacha d'Égypte qui inspire tous les modernistes de l'aire arabo-musulmane - Hamdan Khodja (1773-1842), par exemple - marchand, philosophe et ancien secrétaire d'État de la régence d'Alger. Encore un « Kouloughli », né de père turc et de mère mauresque, ayant voyagé d'Istanbul à Londres pour ses études ou le commerce, parlant français et anglais - mais imbu, quant à lui, des « principes de la liberté européenne qui fait la base d'un gouvernement représentatif et républicain »¹⁹.

Abd el-Kader, qui se contente adroitement du titre d'« émir » dans ses lettres au sourcilieux sultan du Maroc, est aussi et surtout le fondateur d'un État moderne, hostile à toute domination étrangère, qu'elle soit française ou turque. Fort de la puissance familiale, de sa légitimité religieuse, guerrière et hiérarchique, il regroupe, de gré ou de force, les tribus de l'Ouest algérien divisé en régions, elles-mêmes subdivisées en départements. Son administration, assistée de conseillers européens, recense la population, rationalise l'impôt, frappe sa monnaie, réforme la justice, fonde une armée régulière, sécurise le droit de propriété, multiplie les manufactures (notamment des fonderies), et crée des écoles où s'enseignent l'arithmétique et la rhétorique. - Mais on reviendra sur la geste d'Abd el-Kader, aux confins algériens de cet empire turc, alors en déclin.

1822. Les massacres de Chios - 25 000 morts, 45 000 Grecs vendus comme esclaves - révoltent la jeunesse romantique dans toute l'Europe. Byron meurt à Missolonghi. Delacroix saigne un tableau. Hugo pleure un poème :

*Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil*²⁰

Le 3 février 1830, après quatre siècles de servitude, une décennie d'insurrection et le soutien tardif de la France, de l'Angleterre et de la Russie, les républicains grecs arrachent l'indépendance de leur pays au Sultan Mahmoud II (1785-1839). La république leur étant aussitôt confisquée par les puissances alliées qui leur imposent une monarchie allemande, lors du traité de Londres, le 7 mai 1832.

Entretemps, le pacha d'Égypte - Méhémet/Mehmet Ali pour les turcophones et les albanophones, Muhammad Ali pour les arabophones - après avoir prêté main forte à la répression de l'insurrection grecque, se rebelle à son tour en 1831 contre une Sublime Porte, branlante et vermoulue, afin de se tailler son propre royaume indépendant.

Sa biographie illustre les grandeurs et décadences ottomanes. Mehmet Ali est né dans un port macédonien aujourd'hui en Grèce. Son père est un riche commerçant, peut-être d'origine turque

¹⁹ Khodja, H., *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, Paris, éd. Sindbad, 1985

²⁰ Victor Hugo, *Les Orientales*, 1829

et albanaise ; sa mère, la fille du gouverneur ottoman local. Lui-même est marié à la veuve d'un sultan *mamelouk* (« esclave » ou « possédé » en arabe d'Égypte), une caste d'esclaves du Caucase, affranchis et convertis à l'islam pour servir les sultans - comme les janissaires.

Les Mamelouks ont régné sur l'Égypte du XIII^e au XVI^e siècle, jusqu'à la conquête ottomane, particulièrement haïs des Egyptiens opprimés et pressurés. Leur défaite face à Napoléon lors de la campagne d'Égypte (1798), les a déconsidérés, affaiblis et laissé le pays en turbulence. Arrivé en 1801 à la tête d'un contingent d'Albanais pour rétablir l'ordre ottoman, Mehmet Ali finit par vaincre et éliminer les Mamelouks en 1811. Passons sur les trahisons, les assassinats et les massacres de toutes sortes. Quand le pacha d'Égypte tente en 1831 de s'extraire officiellement de la tutelle ottomane, voici vingt ans déjà qu'il élabore des institutions et une industrialisation modernes, dignes d'un Etat souverain. C'est alors que débarquent les missionnaires saint-simoniens.

* * *

Le 15 janvier 1832, le saint-simonien Émile Barrault (1799-1869), franco-mauricien né à Maurice, professeur de littérature, livre à ses coreligionnaires de la communauté de Ménilmontant une prédication en forme de prophétie : l'union de la croix et du croissant est proche. Ou, selon la mystique saint-simonienne : l'union de « l'esprit et la matière, l'intelligence et la chair, la pensée et l'acte, la théorie et la pratique, la science et l'industrie ». Comprendons que l'Occident représente l'esprit et l'Orient la matière, que le premier féconde le second, comme le mâle féconde la femelle, suivant l'harmonie industrielle que les saint-simoniens professent alors.

Cinq jours plus tard, le 20 janvier, le polytechnicien, diplômé des Mines de Paris, et rédacteur en chef du *Globe* Michel Chevalier²¹ débute une série d'articles, recueillis plus tard sous le titre de *Système de la Méditerranée*, et le sous-titre *La paix considérée sous le rapport des intérêts*. Plaidoyer matérialiste s'il en est. Les guerres et révolutions d'Europe, martèle Chevalier, n'ont résolu aucun des conflits entre les nations ou entre les classes, et surtout, parmi ces conflits, « la lutte la plus colossale, la plus générale et la plus enracinée qui ait jamais fait retentir la terre du fracas des batailles, (...) celle de l'Orient et de l'Occident ».

La paix, selon lui, découlera non du militaire, mais de l'industrie, cette force « éminemment pacifique » :

« L'introduction, sur une grande échelle, des chemins de fer sur les continents, et des bateaux à vapeur sur les mers, sera une révolution non seulement industrielle, mais politique. »

Son « plan de pacification du monde » se compose donc de chemins de fer, lignes de bateaux, canaux, ports, télégraphes, banques, reliant Londres à Istanbul et Le Caire *via* Le Havre, à Paris, Lyon, Marseille, Barcelone, Alger, etc. : « La Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident », annonce-t-il en filant la métaphore génitrice (l'*ingénieur* partage avec le *génie* et le *géniteur* une même étymologie qui *génère* ou *engendre*).

En 1832, cette « association universelle des peuples » que prêchent les saint-simoniens, s'oppose à la férocité militaire qui s'abat sur l'Algérie.

²¹ Cf. « 1851-1870. L'empire saint-simonien de Napoléon III. Bleue comme une orange, chapitre 19 », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

Chevalier évalue son *système méditerranéen* à 18 milliards de francs. Brouille au regard des dépenses militaires des États. Les nations et compagnies occidentales y trouveraient leur intérêt commun avec le sultan ottoman Mahmoud II et le « Pacha industriel » Mehmet Ali, déjà engagés dans la modernisation de leurs états. L'entreprise n'attend qu'une poignée d'organiseurs et de banquiers visionnaires.

Incarcérés à partir de décembre 1832²², Chevalier et Enfantin mettent au point depuis leur cellule - et avec Barrault - une « Mission d'Orient », en Égypte, pour y « méditer quelque œuvre à faire plus tard » :

« J'entends, du fond de ma prison, l'Orient qui s'éveille et qui ne chante point encore, qui crie. Je vois l'étendard du Prophète souillé, brisé ; le vin coulant, avec le sang engourdi d'opium, dans les ruisseaux de Stamboul. Le Nil a rompu ses digues, et se répand plus loin qu'il n'a jamais marché, portant les germes que la main de Napoléon a secoués sur ses bords, et que Méhémet a fécondés. Le voile de l'odalisque est tombé devant Mahmoud ; le verbe a pris sa forme multiple, par la presse il ronge le livre Un, le Coran. La grande communion se prépare ; la Méditerranée sera belle cette année²³ ! »

Barrault prophétise encore qu'une « femme-messie » apparaîtra prochainement en Orient et proclame 1833 « Année de la Mère ». Il forme alors la société des « Compagnons de la femme » pour aller à sa rencontre - Enfantin tenant le rôle symbolique du « Père ».

Les treize premiers « Compagnons de la Femme » embarquent le 22 mars 1833 pour Constantinople²⁴, après un banquet de 500 personnes, dans la salle du Jeu de Paume, lieu des réunions républicaines à Marseille. Ils sont regroupés autour de deux anciens de Ménilmontant, le Mauricien Barrault et Thomas Urbain (1812-1884), un métis né d'une Guyanaise affranchie et d'un marchand marseillais - la réconciliation incarnée. Urbain s'est fait remarquer des saint-simoniens par ses poèmes à la gloire des femmes noires et de l'abolition de l'esclavage.

Le capitaine en second de leur navire n'est autre que le futur héros de l'indépendance italienne et défenseur de la République française, Giuseppe Garibaldi, aussitôt initié par Barrault aux idées saint-simoniennes et républicaines. Quatre autres prédicateurs les suivent quelques jours plus tard, qui voguent quant à eux vers Alexandrie, en Égypte²⁵.

Ces premiers missionnaires débarquent à Constantinople comme à Paris ou à Lyon, dans leur accoutrement bleu et rouge orné d'une grosse chaîne à leurs initiales, et avec l'air inspiré d'annonceurs d'un Dieu nouveau. Un *remake* comique des apôtres interpellant les pêcheurs de Syrie ou de Palestine, mais cette fois pour annoncer la venue de la « femme-messie » :

« Nous avons été, relate Barrault à Enfantin, du port à Sainte-Sophie, nom d'un heureux présage pour des hommes qui cherchent la Mère. Au nom de Dieu et en votre nom, Père, nous avons rendu hommage, à haute voix et la tête découverte, aux

²² Cf. « 1851-1870. L'empire saint-simonien de Napoléon III. Bleue comme une orange, chapitre 19 », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

²³ Enfantin le 25 janvier 1833

²⁴ Henri Alric (sculpteur), Carolus, Cognat (médecin), Félicien David (musicien), Decharmes, Granal, Jans, Jean Prax (officier de marine), Adolphe Rigaud (médecin), Jules Toché, Félix Tourneux (X-1828), Barrault et Urbain

²⁵ Casimir Cayol (négociant), Germain, Flichy et Pannetier

filles d'Orient, pauvres ou riches, à pied ou en voiture. Nous l'avons rendu, cet hommage, à l'étonnement des femmes et des hommes, mais sans obstacle²⁶. »

Les « personnes à vagin » d'aujourd'hui se plaindraient d' « attentions indésirées ».

Ayant croisé le sultan Mahmoud II en route pour la prière du vendredi, ce dernier fait arrêter les excentriques fauteurs de gêne, et les expulse à Smyrne, à 500 km de là. Leur logeur est envoyé en prison et un de leurs amis sur place écope de coups de fouet. Rien qui ne saurait décourager nos missionnaires - mais un missionnaire se décourage-t-il jamais ? Au contraire :

« "Nous avons en un jour fait plus de propagation que nous n'en pouvions raisonnablement espérer en deux mois", relate encore Barrault à Enfantin, qui le presse de dupliquer cette expérience glorieuse en Égypte, où une œuvre universelle les attend : "Quand on aura réalisé ce canal [de Suez], le monde ne sera plus qu'un seul corps, parcouru par une circulation ininterrompue d'hommes et de marchandises".²⁷ »

La moitié du groupe de Constantinople rejoint celui d'Alexandrie qui se livre déjà à ses conférences. L'accueil est plus favorable. L'Égypte de Mehmet Ali en pleine ébullition moderniste, attire toutes sortes d'affairistes plus ou moins louches, en voici d'autres.

A Alexandrie, fin mai 1833, les saint-simoniens retrouvent d'autres Français embauchés pour moderniser le royaume, dont certains demeurés après la « Campagne d'Égypte » de Napoléon Ier²⁸. Le vice-consul Ferdinand de Lesseps (1805-1894), dont on reparlera du côté de Suez. Linant de Bellefonds (1798-1883), ingénieur en chef des travaux publics (il sera élevé aux rangs de Linant Bey puis de Linant Pacha), chargé d'un barrage sur le Nil avec son assistant Eugène Mougé (1808-1890, X-PC 1828). Le colonel Joseph Sèves (plus tard Soliman Pacha), en Égypte depuis 1819, instructeur en chef de l'armée égyptienne et tout juste nommé Généralissime. Enfin le médecin Antoine Clot (Clot Bey), médecin personnel du pacha depuis 1825, et missionné par celui-ci pour ouvrir hôpitaux et écoles de médecine.

Parmi ces Français d'Égypte, François Jomard (X-PX 1794) tient une place de pionnier. Auteur d'une *Description de l'Égypte* en 23 volumes à son retour en France en 1801, il a plus tard convaincu le jeune Mehmet Ali de recruter des ingénieurs français et de former des Égyptiens dans les écoles françaises. Le pacha ayant envoyé en 1826 une quarantaine d'étudiants à Saint Cyr, Polytechnique, aux Mines, aux Ponts et chaussées, et à la Faculté de médecine, Jomard supervise leurs formations. Son discours à la cérémonie de remise des diplômes est un prêche saint-simonien :

« Continuez jeunes gens de parcourir une carrière non moins glorieuse. Votre sort est digne d'envie. Vous êtes appelés à opérer la régénération de votre patrie. Puisez au milieu de la France, puisez à pleine source les lumières de la raison et des lettres,

²⁶ Cité par Mohamed Salah Sfia, « Les saint-simoniens et 'L'Orient' », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1971

²⁷ Cité par Robert Soulé, *Suez, histoire d'un canal à la croisée des mondes*, Perrin, 2024

²⁸ Les premiers Français étaient arrivés avec la campagne d'Égypte du général Bonaparte en 1798, pour barrer la route aux Anglais mais déjà avec l'idée de répandre les canaux de la modernité. 187 « érudits », ingénieurs, géographes, archéologues, naturalistes, accompagnaient les 38 000 hommes de troupe. Parmi eux, le polytechnicien des Ponts François Jomard (X-PC 1794) et son ami le mathématicien et fondateur de Polytechnique Gaspard Monge

qui élèvent si haut l'Europe au-dessus des autres parties du monde. C'est reconquérir pour votre patrie les bienfaits des lois et des arts, dont elle a joui tant de siècles ; l'Égypte, dont vous êtes les députés, ne fait, pour ainsi dire, que recouvrer ce qui lui appartient, et la France, en vous instruisant, ne fait qu'acquitter, pour sa part, la dette contractée par toute l'Europe envers les peuples de l'Orient²⁹. »

Le pacha Mehmet Ali est souvent surnommé « le père de l'Égypte moderne ». Les « pères des nations » font rarement preuve de douceur envers leurs peuples³⁰. Mehmet le Modernisateur lève une armée de conscription pour conquérir son royaume, du Nil à l'Euphrate et au Tigre. Les terres des Mamelouks sont confisquées pour y produire des cultures d'exportation. Après quoi, Mehmet Ali réduit en servitude 300 000 paysans, hommes, femmes et enfants, sous le régime local de la corvée, afin de trimer à mort sur des chantiers de routes et de canaux, devenant lui-même au passage le plus gros propriétaire terrien d'Égypte. Il fonde également des hauts-fourneaux, des aciéries, une centaine d'usines et de manufactures équipées de machines importées d'Europe, dont la moitié dans le textile, avec à leur tête des industriels français comme l'entrepreneur d'Annecy Louis Alexis Jumel (1785-1823). C'est du « coton Jumel » que Mehmet Ali fait planter dès 1821, sur les terres conquises au Soudan.

Tant et si bien que l'Égypte occupe dans les années 1830-1840 le cinquième rang mondial du nombre de broches à filer par tête d'habitant : 400 000 broches pour plus de 2 000 métiers à tisser, employant déjà entre 50 000 et 70 000 ouvriers, soit 20 % de la main d'œuvre industrielle totale³¹.

« J'ai vu des enfants de tribus manier le tour et le laminoir, des Arabes du Nedjed aimer des boussoles, des nègres du Kordofan forger le fer et jeter la fonte en moules », témoigne un saint-simonien³². Le royaume surprend les voyageurs par ses raffineries de sucre, ses fonderies, ses chantiers navals, et surtout son organisation moderne. L'État est propriétaire des terres et il organise la production de façon centralisée : « Je me suis emparé de tout mais c'est afin de rendre tout productif ; qui pouvait le faire si ce n'est moi », aurait confié le pacha³³. Les bolcheviques russes ne diront pas autre chose.

« On pense généralement que cette première industrialisation avait d'abord pour but de réduire les importations et d'assurer l'autosuffisance de l'Égypte en matière d'armement et d'équipement militaire. Ce sont incontestablement deux éléments importants de la politique de Muhammad 'Alî. Mais certains faits (la création d'une école des Arts et Métiers, par exemple, dès 1836) laissent penser qu'elle pouvait aussi avoir de plus larges ambitions³⁴. »

Si l'orientalisme français rapporte d'Algérie, de Turquie et d'Égypte, des scènes de *hammams* et de *harems*, lascives et parfumées de haschich, de *souks* pittoresques et de marchés aux

²⁹ Cité par Catherine Chadeffaud, « Edme-François Jomard (1777-1862) et la mission égyptienne dans la première moitié du XIX^e siècle », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 2012

³⁰ « Marseille-Alger : les saint-simoniens, colons *indigénistes* », Le Platane et Renaud Garcia, 2025, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

³¹ Cf. Jean Batou, « L'Égypte de Muhammad-'Alî. Pouvoir politique et développement économique, 1805-1848 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 2, 1991

³² Cité par Jean Batou, art. cit.

³³ *Idem*

³⁴ Ghislaine Alleaume, « Les techniciens européens dans l'Égypte de Muhammad 'Alî (1805-1848) », *Cahiers de la Méditerranée*, 2012

esclaves, l'occidentalisme égyptien importe en retour des polytechniciens, leur savoir-faire technique et leur idéologie moderniste. Transferts technologiques contre fantasmes sexuels ? Un psychanalyste s'est sans doute penché sur la question.

Le 7 août 1833, un nouveau contingent de neuf Compagnons de la Femme débarque en Égypte³⁵. Suivis, le 10 octobre, du « Père » Enfantin, tout juste libéré et accompagné de deux polytechniciens de Ménilmontant, en uniformes, l'ex-directeur des fonderies du Creusot Henri Fournel (1799-1876), et l'ingénieur des mines Charles Lambert (1804-1864)³⁶. Fournel a commis, quelques jours avant leur embarquement à Marseille, un opusculé intitulé *Communication des Deux Mers* où sont consignés les objectifs, conditions et moyens de cette entreprise « qui serait un puissant mobile au mouvement industriel européen³⁷ ».

Lui et ses camarades s'entretiennent avec Mehmet-Ali sur ses grands travaux publics et Fournel lui remet, en janvier 1834, une *note de cadrage* sur un projet de chemin de fer entre Suez et Le Caire. Mais le pacha hésite, refuse, temporise. Seul subsiste le projet de barrage en amont du Caire, à l'entrée du delta, dont les travaux traineront jusqu'en 1890. Fournel n'y croit plus guère et rentre en France dès le mois de mai, laissant Enfantin et les autres poursuivre leur apostolat.

Des discussions s'ouvrent ainsi sur la fondation d'une École polytechnique égyptienne, et Charles Lambert prend en 1835 la direction de l'École des Mines d'Égypte, cependant qu'une deuxième promotion d'étudiants égyptiens débarque à Marseille. Mehmet-Ali inaugure avec Linant le corps des ingénieurs de l'irrigation, fondé sur le modèle des Ponts, et avec Lambert l'École polytechnique du Caire, en 1837. « C'est dire, observe l'égyptologue Ghilaisne Alleaume, que de 1835 à 1850 les saint-simoniens ont le contrôle direct de toutes les filières techniques susceptibles d'éduquer ou d'employer des ingénieurs³⁸. »

La mission saint-simonienne d'Égypte tire à sa fin, vers 1835, ayant accompli sa tâche (à défaut d'avoir rencontré la femme-messie). Certes le projet du canal de Suez est repoussé, mais les missionnaires ont instauré la direction technique du royaume, et ceux qui restent sur place jouissent de la faveur du pacha, de même que leurs épouses arrivées avec les féministes saint-simoniennes.

Les autres, de retour en France, publient leurs comptes-rendus de mission. Barrault, son *Union de l'Orient et de l'Occident*³⁹ ; et Thomas Urbain, revenu « Ismaïl Urbain », arabophone et musulman, son *Voyage d'Orient*, apologie d'un industrialisme musulman :

« C'est l'industrie qui sauvera l'Égypte, mais si l'industrie ne s'appuyait pas sur la religion, si elle ne venait pas réaliser sur la terre le paradis de Mohammed, elle n'aurait aucune puissance. En d'autres termes, il faut qu'à côté de l'ingénieur, il y ait un imam, et que l'on parte de la mosquée pour aller au chantier. »

L'avocat et poète Auguste Colin, directeur de l'« Église de Marseille », soutient quant à lui, que le *Mouvement industriel de l'Égypte* est en mesure d'inspirer l'Europe :

³⁵ Eugène Charpin, Auguste Colin, Edmond Combes (futur diplomate), Dutar, Lamy, Machereau (peintre), Maréchal, Reboul, Maurice Tamisier (officier de marine)

³⁶ Avec eux se trouve également Holstein, Ollivier et Alexis Petit

³⁷ <https://maitron.fr/fournel-henri-fournel-marie-jerome-henri/>

³⁸ Ghislaine Alleaume, « Les techniciens européens dans l'Égypte de Muhammad 'Alî (1805-1848) », *Cahiers de la Méditerranée*, 2012

³⁹ *Occident et Orient*, 1834

« Les nations de l'Europe, agitées de secrets pressentiments, viennent chercher en Égypte les restes de cette antique religion de l'industrie ; et ces monuments gigantesques, voyageant à travers les mers étonnées, vont, au sein de capitales de l'Occident, apôtres de l'association industrielle, réveiller le désir de grands travaux, et témoigner à la fois de la gloire de l'ancienne Égypte, et des destinées de l'Égypte nouvelle. Car ce n'est point seulement par ses pyramides et ses obélisques que l'Égypte donne de hauts enseignements au monde ; elle instruit encore par sa direction gouvernementale moderne, à fois industrielle et politique. »

Aux visions orientalistes, les saint-simoniens préfèrent celle d'une Égypte berceau de l'Humanité industrielle ; de même qu'ils verront dans les Arabes les passeurs de la science grecque, médecine, mathématique, philosophie.

* * *

Cependant, que faire en *Barbarie* (Berbérie), ou en *Alger* ? - comme l'on dit encore. A Paris, à la chambre et dans la presse, les débats opposent les « colonistes » (le comte de Montalembert, le maréchal Clauzel, Lamartine), aux « anti-colonistes » (Amédée Desjobert, Xavier de Sade, Hippolyte Passy). Les uns pensent que la colonisation pourrait rapporter gros ; les autres qu'elle pourrait coûter gros.

Sur le terrain, d'éphémères gouverneurs militaires (Bourmont, Clauzel, Berthezène, Savary, Avizard, Voirol, etc.), un peu livrés à eux-mêmes au lendemain de la révolution de Juillet, font un peu leur propre politique. Un peu la guerre, avec des expéditions incertaines et malaisées, des prises de cités sans lendemain (Oran, Blida, Bône, Bougie, Médéa), et des massacres de tribus hostiles ou rétives (El Ouffia).

Un peu la paix, avec des mises en culture pour nourrir l'armée et certaines tribus ralliées ; cependant que d'Espagne, de Malte, des Baléares, d'Italie et de France, des petites gens commencent à immigrer. Un peu.

En attendant qu'une expédition prévue pour durer quatre mois s'étire en cinquante ans de conquête, il faut bien communiquer avec les indigènes. Dès 1830 l'armée emploie cinq interprètes juifs d'Algérie, sans doute issus de familles de négociants, cependant qu'une école spéciale pour enfants juifs et dirigée par un juif français, ouvre à Alger, à la fin de 1832, avec 40 élèves dès la première année. Non que l'emploi de ces juifs comme intermédiaires ravisse chefs militaires et cheikhs musulmans, mais ils ont peu d'autres choix⁴⁰.

« Les Européens d'Alger et sa région passent de 5716 personnes en 1833 à 9824 en 1837, de 1042 à 3805 à Oran, 784 à 2622 à Bône. Dans les alentours d'Alger, une nuée de spéculateurs s'est abattue, achetant les terres à vil prix, souvent pour les revendre dans la foulée⁴¹. »

L'un des premiers à protester contre la colonisation, c'est Hamdan Khodja, l'ancien secrétaire d'État de la régence d'Alger, le lettré imbu des « principes de la liberté européenne qui fait la

⁴⁰ Cf. André Chouraoui, *Histoire des Juifs d'Afrique du Nord*, Hachette, 1985, p.380 ; Michel Abitbol, *Le passé d'une discorde. Juifs et Arabes du VIIe siècle à nos jours*. Perrin, 1999, p. 159. Cités par Sabrina Dufourmont. *Une facette méconnue. Les interprètes juifs de l'armée française lors de la conquête de l'Algérie (1830-1870)*. p.83-92

⁴¹ Colette Zytynski, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p.34

base d'un gouvernement représentatif et républicain »⁴². C'est en leur nom qu'il rédige *Le Miroir*, traduit et publié à Paris en 1833. Inspiré de Benjamin Constant cité en exergue (« Quand c'est l'égoïsme qui renverse la tyrannie, il ne sait que se partager la dépouille des tyrans »), le témoignage de Khodja dénonce le sort infligé par l'armée française à ces « malheureux habitants placés sous le joug de l'arbitraire, de l'extermination et de tous les fléaux de la guerre ». Crimes indignes d'une nation aussi illustre que la France :

« Au XIX^e siècle, nous pouvions croire que toutes les idées rétrécies du fanatisme avaient été oubliées, que le temps de l'émancipation des peuples était arrivé, et que tous les hommes qui habitent la surface du globe devaient être considérés comme ne formant qu'une seule et même famille. »

Le Miroir est aussi la première évocation d'une possible *nation algérienne*, féconde et éclairée. Khodja entend montrer que le territoire « algérien » n'est pas ce « repaire de pirates » qu'on prétend à Paris, mais un pays ouvert à la modernité politique et industrielle, tel que le pacha d'Égypte édifie le sien. Il plaide ainsi pour -

« un gouvernement indigène libre et indépendant, comme on en avait fait un en Égypte. [...] Ce n'est pas avec une administration française ni avec la violence, que l'on a pu réformer l'Égypte et y établir l'influence française, ce n'est qu'en présence du vice-roi et en son nom qu'on est parvenu à civiliser, à introduire les arts et à augmenter les ressources de ce pays, qui sous les Mamelouks étaient nulles ou paralysées⁴³ ».

La plume s'insurge, le sabre passe.

Ainsi le général Desmichels (1779-1845), vieux soldat de l'empire et de la Révolution, commandant des troupes d'Oran en 1833, guerroyait contre les tribus locales, les soldats turcs encore présents et les forces d'Abd el-Kader, avant de signer son propre traité de paix avec ce dernier, à Oran, le 26 février 1834. Hélas, le texte n'est pas le même en français et en arabe, notamment certaines clauses en arabe trop avantageuses pour Abd el-Kader et reconnaissant sa souveraineté sur l'Oranie. Clauses que le ministère de la guerre, à Paris, ne découvre qu'en juillet 1834. D'où scandale, désaveu, etc.

Ce n'est qu'à cette date, quatre ans après la prise d'Alger et trois mois après la seconde insurrection canuse à Lyon, qu'une ordonnance de l'exécutif promulgue un statut des « possessions françaises du Nord de l'Afrique (ancienne régence d'Alger) ». Ordonnance portant que lesdites possessions seront légiférées... par d'autres ordonnances, et gérées sur place par un gouverneur général nommé par le ministère de la guerre, doté des pouvoirs civils et militaires - un vice-roi en somme - comme aux Indes et en Amérique du sud, depuis des siècles.

Bref, le traité est annulé et Desmichels remplacé en février 1835 par un autre général, Trézel, qui s'empresse de soutenir les tribus Douairs et Smélas, ralliées à la France et rétives envers Abd el-Kader. D'où reprise des hostilités et revers sanglant de l'armée française, embourbée dans les marais de la Macta (200/300 morts et 200 blessés), le 26 juin 1835. Cependant qu'à

⁴² Khodja, H., *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, Paris, éd. Sindbad, 1985

⁴³ *Idem*

Paris, le jeune Agénor de Gasparin (1810-1871), théologien protestant et auditeur au conseil d'Etat, s'interroge sans être entendu, *La France doit-elle conserver Alger ?*

« L'histoire de tous les temps est là pour nous dire qu'on peut chasser, exterminer, remplacer ; mais qu'on ne civilise pas. N'attendons pas pour quitter Alger qu'une guerre générale nous y contraigne ; que des périls sur nos frontières de France nécessitent le rappel de nos soldats. Agissons librement, dignement, comme il convient à un grand peuple⁴⁴. »

Trezel et Drouet d'Erlon, le gouverneur général, sont remplacés à leur tour dès le mois de juillet, tandis que la guerre, ou plutôt *les guerres*, entre Français, Turcs, Arabes, Berbères, Kouloughlis, etc., continuent au gré des alliances et renversements d'alliances. De sales petites guerres où l'armée française n'a certes pas le monopole des atrocités, mais dispose d'une écrasante supériorité techno-militaire pour les commettre. Raids et contre-raids ; Mascara, novembre 1835, évacué par ses habitants et les combattants d'Abd el-Kader après massacre d'une soixantaine de juifs ; l'Habra, décembre 1835 ; Tlemcen, janvier 1836, où l'armée appelée à la rescousse par les Douairs et Smélas, ravage la ville qu'elle est censée défendre⁴⁵ ! Médéa, avril 1836 ; la Sikkak, juillet 1836 ; Constantine, novembre 1836...

« En 1836 est adoptée l'idée de concessions gratuites accordée aux futurs colons. Des lots d'environ quatre hectares sont ainsi concédés, un ou plusieurs selon le nombre de bras par famille. "Les concessionnaires doivent clore, défricher et mettre en culture les terres concédées, y planter 50 pieds d'arbres fruitiers ou forestiers par hectare, assainir par des rigoles ou fossés les parties marécageuses⁴⁶". Pour attirer les colons, le ministère de la Guerre met au point le système du passage gratuit de la Méditerranée sur les bateaux de l'Etat, "à tout chef de famille ou homme valide ayant un métier qui le (puisse) faire vivre, et le ministre prescr(it) de tout préparer sur les lieux pour que le travail ne manqu(e) pas aux émigrants, en attendant qu'ils trouv(ent) à s'établir pour leur compte⁴⁷".⁴⁸ »

Ces futurs villages doivent être d'ailleurs fortifiés, nouant ainsi un peuplement français, la mise en culture et la maîtrise du territoire.

Ismaïl Urbain débarque à Alger le 22 avril 1837, en pantalons turcs et turban de mousseline blanche, comme interprète de 2^e classe de l'armée d'Afrique. L'équivalent du grade de capitaine. Un mois plus tard, le 30 mai, le voici « secrétaire civil » du général Bugeaud (1784-1849), qui signe un nouveau traité avec Abd el-Kader, sur les bords de la Tafna, près de Tlemcen. L'émir, informé des affaires par la presse française que lui traduisent ses interprètes, a saisi le moment d'une trêve pour bâtir son Etat avec l'aide de conseillers européens. Ce traité est négocié en une huitaine de jours par l'intermédiaire principal d'un négociant juif, ben Duran, devenu Léon Ben Juda « sieur Durand » sous le gouvernement de Drouet d'Erlon,

⁴⁴ Agénor de Gasparin, *La France doit-elle conserver Alger ?* 1835. Imp. Plon & Béthune. Cité par Colette Zytynicki, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p. 30

⁴⁵ Cf. Colette Zytynicki, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p. 38

⁴⁶ *Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1838*, Paris, imprimerie royale, 1839, p. 137

⁴⁷ *Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1838*, Paris, imprimerie royale, 1839, p. 83

⁴⁸ Colette Zytynicki. *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p. 205

adjoint de la mairie d'Alger, en charge des « affaires israélites » (1835) ; et par ailleurs *oukil*, mandataire, homme de confiance d'Abd el-Kader.

« Issu d'une famille prestigieuse installée à Alger depuis 1391, ben Duran a suivi son père négociant dans ses voyages en Angleterre et en France où il a appris le français. Revenu dans la régence, il est devenu l'un des fournisseurs du bey d'Oran et ensuite du dey d'Alger. Sa famille était par ailleurs liée au père d'Abd el-Kader. Il remplit ensuite diverses fonctions de négoce auprès des autorités françaises après 1830. Voulant battre monnaie, Abd el-Kader l'envoie à Alger pour demander aux autorités françaises le coin nécessaire. L'émir définit le rôle de ben Duran dans une lettre qu'il adresse au frère de celui-ci, Nahum : "Il n'a rien à craindre, car il agit comme intermédiaire, dans l'intérêt des deux peuples"⁴⁹. »

Les traités sont faits pour être violés, ce qui n'empêche, en attendant leur signature, de les disputer rudement, de prendre des villes (Médéa) à l'ennemi, et de susciter dissensions et trahisons chez l'autre partie, par des menées secrètes. Passons sur les multiples navettes de ben Duran/Léon Durand et d'autres officieux entremetteurs.

Abd el-Kader et ses chefs refusent absolument tout tribut annuel à la France, ce qui reviendrait à faire leur soumission et à trahir l'islam ; mais ils acceptent de céder Blida, Mostaganem, et de laisser à la France ses « possessions du nord de l'Afrique », la côte et les villes ; Oran par exemple, qui fut déjà espagnole de 1505 à 1792.

Quant au gouvernement français, il reconnaît la souveraineté d'Abd el-Kader sur les deux-tiers de l'Algérie, l'Oranais, une partie de l'Algérois et l'ensemble du Titteri (Médéa) - aux dépens d'autres tribus. Clauses secrètes entre Abd el-Kader et Bugeaud - mais qui ne le resteront pas longtemps - la fourniture de 3000 fusils à l'émir et le bannissement des chefs Douairs et Smélas, qu'il tient pour des traîtres. Nombre de tribus et de notables, en effet, n'ont pas plus d'irritation à payer l'impôt aux Français, qu'aux Turcs. En revanche, ils tiennent à leur autonomie locale et refusent d'abdiquer leurs « petites républiques villageoises et démocratiques de Kabylie » au commandement d'Abd el-Kader⁵⁰.

Ayant ainsi neutralisé Abd el-Kader, l'armée se retourne contre Ahmed Bey et Constantine, prise le 13 octobre 1837. Ahmed Bey échappe à la capture en livrant un combat meurtrier contre une tribu ralliée à la France, et poursuit sa rébellion onze ans durant dans le maquis. Cependant, la paix de dupes entre Bugeaud et Abd el-Kader subit l'épreuve d'un massacre dès janvier 1838. Celui des Ben Zetoun, une petite tribu de « Kouloughlis » installés sur le territoire de l'émir, mais rebelles à son autorité. Le traité de la Tafna interdit toute intervention de l'armée française qui donne pourtant asile à 1600 fugitifs, enrôlant 300 d'entre eux comme supplétifs auxquels on confie la redoute de Boudouadou (futur Alma), à proximité d'Alger. Ceux-là, et nombre de tribus « soumises », assurent la vigilance, les communications, les transports et le ravitaillement des troupes françaises.

De son côté, le maréchal Valée, gouverneur général, occupe Koléa et Blida en mai 1838 et renforce les positions françaises aux dépens et au dépit d'Abd el-Kader.

⁴⁹ Colette Zytnicki, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p. 50. Lettre citée par Sabrina Dufourmont, *Le rôle historique et social des interprètes juifs auprès de l'Armée d'Afrique en Algérie (1830-1870)*, thèse Paris IV, 2010, p.164

⁵⁰ Cf. Charles-André Julien, cité par Jaime Semprun, *Apologie pour l'insurrection algérienne*. Ed. de l'Encyclopédie des Nuisances, 2001

C'est en 1838 que la Monarchie de Juillet enclenche le peuplement des « possessions françaises d'Afrique du nord », en payant la traversée aux émigrants et en offrant des concessions foncières à qui veut les mettre en culture. 360 000 hectares de terres spoliées sont ainsi offertes aux Européens durant les deux premières décennies de colonisation.

Face à la férocité militaire, deux saint-simoniens défendent une colonisation pacifique conforme à leur idéal d'union entre Orient et Occident. Le « juif », Gustave d'Eichthal (1804-1886) et le « mulâtre », Ismaïl Urbain, publient en juin 1839 leurs *Lettres sur la race noire et la race blanche* rédigées l'année précédente. Selon eux, la conquête de l'Algérie, mais aussi la modernisation de l'Égypte, l'indépendance de Saint-Domingue et l'affranchissement des esclaves des colonies anglaises, ouvrent de nouveaux points de contact pour de fructueuses « associations inter-culturelles » : marier l'Esprit (occidental) à la Matière (orientale) - quitte à ce que le mariage soit forcé.

Nos deux *alter-colonistes* dont les va-et-vient se croisent entre Alger, Paris, Lyon, Toulon, etc., remettent leur ouvrage en mains propres au « Père » Enfantin, très critique dans ses réactions. Eichthal le présente à l'Académie des sciences, lors d'une séance mentionnée en quelques lignes, début août, par le *Journal de Paris* et le *Journal des Débats*. Il l'envoie également à des personnalités « socialistes », George Sand, Pierre Leroux, Jules Lechevalier, ainsi qu'à des « libéraux », Tocqueville et Beaumont, eux-mêmes connaisseurs de l'Algérie.

Un ultime accroc achève de déchirer le traité de la Tafna à l'été 1839. Pour relier Alger à Constantine, l'armée doit franchir les Portes de fer, d'étroits défilés sur un territoire que se disputent deux cousins, Abdesselem Mokrani, qui a choisi l'allégeance à Abd el-Kader contre le titre de khalifa de la Medjana ; et Ahmed el-Mokrani, un puissant noble, se disant lui aussi descendant du prophète, et rallié aux Français moyennant ce même titre de khalifa. Retenez ce nom d'el-Mokrani, il va retentir jusqu'en 1871.

Alors que le général Schneider, ministre de la guerre, officialise le mot d'« Algérie », le 14 octobre 1839, dans une lettre au maréchal Valée, gouverneur général, en lieu et place de « possessions françaises dans le nord de l'Afrique » ; Ahmed el-Mokrani soutenu par l'armée française, ouvre à celle-ci une promenade militaire de Constantine à Alger et du 16 octobre au 2 novembre. Ismaïl Urbain chevauchant aux côtés du duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, ce qui lui vaut la faveur du prince et une promotion de 1^{ère} classe.

Aussitôt informé de cette transgression, Abd el-Kader appelle au *djihad*, le 20 novembre, jour de l'*Aïd el Kebir*, adressant au gouverneur général une lettre écrite en français :

« La rupture vient de vous. Mais pour que vous ne m'accusiez pas de trahison, je vous préviens que je vais recommencer la guerre. Préparez-vous donc, prévenez vos voyageurs, vos isolés, en un mot prenez toutes vos précautions⁵¹. »

Prosper Enfantin (le « père ») rejoint Ismaïl Urbain à Constantine, le 13 mars 1840, en compagnie de quatre autres membres d'une mission officielle d'ethnographie, dans le cadre d'une « Commission chargée de recherches et d'explorations ». On en verra les conclusions ci-après⁵². Quinze jours plus tard, le 28 mars, Ismaïl Urbain, âgé de 28 ans, épouse devant le cadi de Constantine, une jeune fille de douze ans, déjà divorcée d'un premier mariage, en rupture avec son père, et réfugiée dans une maison tierce.

⁵¹ Natalie Funès, « L'émir et le maréchal ». *Les Hors- série de l'Obs* n°110, « L'Algérie coloniale » février 2022

⁵² Cf. Prosper Enfantin, *Colonisation de l'Algérie*, 1843

Djeyhmouna bent Messaoud El-Zebeiri (1828-1864) « appartenait à une famille honorable, à peu près ruinée par la conquête française. Je fis dire à son père que s'il voulait se réconcilier avec sa fille, je l'épouserai⁵³ ».

Voici donc la « femme-messie » annoncée sept ans plus tôt, lors de « l'Année de la Mère », par les « Compagnons de la femme ». A peine marié, notre interprète de Ière classe doit repartir en courses incessantes, flanqué parfois d'Enfantin qui poursuit sur le terrain ses études de mise en valeur. Les deux saint-simoniens n'ont alors qu'une piètre opinion d'Abd el-Kader, vu comme un simple chef religieux, un *féodal* facile à vaincre.

Un an de ripostes et d'expéditions contre les troupes et les places-fortes de l'émir. L'armée passe de 43 000 hommes à 57 000. Cette guerre, d'ailleurs, est tout sauf une promenade de santé : « Ainsi à Miliana, sur les 1236 hommes arrivés en juin 1840, 70 subsistent le 31 décembre⁵⁴. » Cette même année 1840, il meurt 247 soldats au combat, contre 9576 anéantis par les fièvres, les maladies et l'épuisement⁵⁵.

En dépit des peines et des pertes, les acquis militaires ont créé la possibilité d'une occupation durable de l'Algérie, mais à quel prix ? Et quelle occupation ? Restreinte ou totale ? Colonisation militaire ou de peuplement ? D'immigration française ou européenne ? Voici dix ans que ça dure, cette affaire algérienne, il faudrait prendre un parti. Alors, quitte ou double ?

Fin août, Enfantin court-circuite ses collègues de la commission d'exploration, dans une lettre à Adolphe Blanqui, le frère d'Auguste, économiste, ancien collaborateur du *Producteur* saint-simonien, et auteur allégué de l'expression « révolution industrielle ». Ce que souhaite Enfantin par cette fuite, c'est mettre le gouvernement devant le fait accompli et les résultats de ses « études économiques » sur la place publique ; la province de Constantine réunit, d'après lui, les conditions pour que la France y introduise en toute facilité « la colonisation par grande culture⁵⁶. »

Une lettre qui en suscite sans doute une autre, le 12 octobre 1840, d'Ismaïl Urbain à son ami Gustave d'Eichthal, afin d'être transmise à son protecteur, le duc d'Orléans, et à Laurence, le directeur des Affaires de l'Algérie au ministère de la Guerre. « Il y argumente en faveur d'un système d'administration directe des Arabes par les Français, dès lors que ceux-ci respecteront leurs mœurs et leur religion tout en suivant les règles générales de l'"humanité et de la justice en tous pays". »

On ne gâchera aucun suspens en disant d'emblée que c'est le parti « coloniste » - et industrialiste - qui va l'emporter. Mais il reste un dilemme à trancher. Comment réaliser cette colonisation industrielle ? Par la soumission guerrière des indigènes ? Ou en association pacifique avec eux ?

Tandis que Valée retourne à Paris le 18 janvier 1841, Bugeaud, lui, en revient Gouverneur général, le 22 février.

Ce Bugeaud (1784-1849), si mémorable pour l'Algérie - nobliau du Périgord ruiné par la révolution, propriétaire agricole en Dordogne, duelliste homicide, député intermittent et ami,

⁵³ Ismaïl Urbain, *Autobiographie*, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 13744/75, p. 13. Cité par Michel Levallois, *Editions littéraires* vol.33 n°3. Automne 2001 sur erudit.org

⁵⁴ Colette Zytynski, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026. p. 84

⁵⁵ Colette Zytynski, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p. 117

⁵⁶ Philippe Régnier, Chronologie détaillée du saint-simonisme. <https://saint-simonisme.huma-num.fr>

lui aussi, de l'économiste Adolphe Blanqui - c'est encore un *grogna*rd de Napoléon, ayant combattu en Espagne contre les *guérilleros* (1808-1814), et un peu saigné les barricadiers parisiens d'avril 1834 (12 morts, rue Transnonain).

Il a d'abord rechigné à la conquête totale de l'Algérie avant de s'y rallier par réalisme. Le semis de sites occupés par la France étant par trop vulnérable aux inévitables attaques arabes (ou européennes). Il faut tout quitter, perdre le gain des sacrifices déjà consentis - mais s'épargner aussi d'autres sacrifices ; ou bien s'emparer de tout le pays, comme les Romains, jadis, de la Provence ; et en faire l'extension de Marseille, son avant-pays transmarin.

Voici le choix de la France et le discours-programme de Bugeaud, affiché le jour même de son retour, sur les murs d'Alger :

« Habitants de l'Algérie,

A la tribune, comme dans l'exercice de mon commandement en Afrique, j'ai fait des efforts pour détourner mon pays de s'engager dans la conquête absolue de l'Algérie. Je pensais qu'il lui faudrait une nombreuse armée et de grands sacrifices pour atteindre ce but ; que, pendant la durée de cette vaste entreprise, sa politique pouvait en être embarrassée, sa prospérité intérieure retardée.

Ma voix n'était pas assez puissante pour arrêter un élan qui est peut-être l'ouvrage du destin. Le pays s'est engagé : je dois le suivre. J'ai accepté la grande et belle mission de l'aider à accomplir son œuvre, j'y consacre désormais tout ce que la nature m'a donné d'activité, de dévouement et de résolution.

Il faut que les Arabes soient soumis ; que le drapeau de la France soit seul debout sur cette terre d'Afrique.

Mais la guerre indispensable aujourd'hui n'est pas le but. La conquête serait stérile sans la colonisation.

Je serai donc colonisateur ardent, car j'attache moins de gloire à vaincre dans les combats qu'à fonder quelque chose d'utilement durable pour la France.

L'expérience faite dans la Mitidjah n'a que trop prouvé l'impossibilité de protéger la colonisation par fermes isolées ; et c'est à peu près la seule qui ait été tentée jusqu'ici ; elle a disparu au premier souffle de guerre. Ne recommençons pas cette épreuve avant que le temps soit venu ; la force militaire s'y affaiblirait par le fractionnement, et l'armée y périrait par les maladies, sans donner aux cultivateurs la sécurité agricole.

Commençons la colonisation par agglomérations dans des villages défensifs, en même temps commodes pour l'agriculture et assez militairement constitués et harmonisés entre eux pour donner le temps à une force centrale d'arriver à leur secours, et je me dévoue à cette œuvre.

Formons de grandes associations de colonisateurs ; mon appui, mon zèle de tous les instants, mes conseils d'agronome, mes secours militaires ne vous manqueront pas. L'agriculture et la colonisation sont tout un. Il est utile et bon sans doute d'augmenter la population des villes et d'y créer des édifices ; mais ce n'est pas là coloniser. Il faut d'abord assurer la subsistance du peuple nouveau et de ses défenseurs que la mer sépare de la France ; il faut donc demander à la terre ce qu'elle peut donner.

La fertilisation des campagnes est au premier rang des nécessités coloniales. Les villes n'en seront pas moins l'objet de mes sollicitudes ; mais je les pousserai autant que je pourrai à porter leur industrie et leurs capitaux vers les champs ; car avec les villes seules nous n'aurions que la tête de la colonisation et point le corps ; notre situation serait précaire et intolérable à la longue pour la mère patrie.

Empressons-nous donc de fonder quelque chose de vital, de fécond ; appelez, provoquez les capitaux du dehors à se joindre aux vôtres ; nous édifierons des villages ; et quand nous pourrons dire à nos compatriotes, à nos voisins : Nous vous offrons dans des lieux salubres des établissements tout bâtis, entourés de champs fertiles et protégés d'une manière efficace contre les attaques imprévues de l'ennemi, soyez sûrs qu'il se présentera des colons pour les peupler.
Alors la France aura véritablement fondé une colonie et recueillera le prix des sacrifices qu'elle aura faits.

Le gouverneur général,
Signé : BUGEAUD⁵⁷ »

Cette proclamation aux « habitants de l'Algérie » s'adresse alors à 28 000 Européens, dont 13 000 Français, 9 000 Espagnols, 6 000 Italiens, Maltais ou Allemands⁵⁸. Il faut maintenant « soumettre les Arabes ».

Pour le faire, Bugeaud dispose jusqu'en 1844 d'une armée de 75 000 hommes, puis de 82 000, et enfin de 100 000 hommes en 1846. Une armée combattue par le climat, le pays, les fièvres et les maladies, plutôt que par les insurgés ; mais que Bugeaud décharge de sa lourde artillerie afin de la rendre mobile et en chasse perpétuelle. Une contre-guérilla.

Il n'est pas sûr que l'émir connaisse précisément l'état de ses effectifs. 6 000 ou 8 000 réguliers ? 2 000 cavaliers ? Entre 20 et 30 000 guerriers fournis par les tribus au nom du *djihad* et guerroyant à leurs frais, mais pas trop loin de chez elles et avec parfois beaucoup de réticence, après bien des exhortations et proclamations d'Abd el-Kader.

Certes, celui-ci s'efforce depuis 1834 d'organiser son état de guerre. Il ouvre des arsenaux, une fabrique de canons, des magasins pour stocker le fer, le cuivre, le soufre, le plomb, des ateliers pour battre monnaie, des silos à blé pour nourrir ses troupes. Il structure son territoire en lignes successives pour contenir les Français, couper leur ravitaillement, détruire leurs alliés, empêcher la pénétration du pays. Des razzias punissent les tribus rebelles et approvisionnent les fidèles. Mais son arme de fond, *c'est l'islam*, qui permet de blinder les musulmans contre tout métissage avec les envahisseurs, et que le FLN mobilisera également un siècle plus tard. Voyez cette réponse aux sommations du « chrétien Bugeaud » :

« Tu nous demandes de nous soumettre à toi et de t'obéir : tu nous demandes l'impossible. Nous sommes la tête des Arabes ; notre religion est aux yeux de Dieu, la plus élevée, la plus honorée et la plus noble des religions, et nous te jurons par Dieu que tu ne verras jamais aucun de nous, si ce n'est dans les combats. Dans l'égarement de votre raison, vous, chrétiens, vous voulez gouverner les Arabes ; mais les paroles de ceux qui vous ont fait concevoir ces espérances ne sont que des mensonges illusoires. Occupez-vous de mieux gouverner votre pays ; les habitants du nôtre n'ont rien à vous donner que des coups de fusil. Quand même vous demeuriez cent ans chez nous, toutes vos ruses ne nous feront aucun tort. Nous mettons tout notre espoir en Dieu et en son prophète. Notre seigneur et notre imam El-hadj-Abd-el-Kader est au milieu de nous⁵⁹. »

⁵⁷ Lisible sur www.mediterranee-antique.fr , site de « textes pour l'histoire » réalisé par François-Dominique Fournier

⁵⁸ Cf. www.mediterranee-antique.fr

⁵⁹ Colette Zytnicki. *Le cas Bugeaud*, Tallandier 2026, p. 129. Cité dans Camille Rousset, « La conquête de l'Algérie. Le gouvernement du général Bugeaud », *Revue des deux mondes*, 84, 1887, p.784

Cent ans, c'est à peu près le temps que les Français restèrent en Algérie, sans cessation d'un conflit de nations et de cultures, camouflé du côté arabe sous l'étendard de la religion. C'est au nom de l'islam qu'Abd el-Kader exerce son pouvoir, que l'ennemi est défini comme chrétien ou rallié aux chrétiens, qu'est rendue la justice, que sont interdits le vin et le jeu⁶⁰. Il n'y aura pas, sauf exception, d'Arabo-Français comme il y eut, en bien moins de cent ans, des Gallo-Romains. - Du moins, pas sur le sol algérien.

On sait du reste que ce séparatisme ethno-religieux, paravent et vecteur de volontés dominatrices comme d'intérêts matériels, trouva ses furieux irréductibles chez les colonisateurs comme chez les colonisés. C'était leur fait commun et constant en Algérie, avec pour aboutissement l'exode et l'expulsion d'un habitant sur dix en 1962. Voyons ce que donnera le transport du conflit en France, avec d'un côté les expatriés d'Algérie (européens, juifs, arabes), et de l'autre, les néo-immigrants (arabes ou *musulmans* ?).

Ce que Valée et Bugeaud importent en Algérie, ce sont les guerres de Vendée (1793-1796) et d'Espagne (1808-1814). On a vu qu'ils n'avaient pas inventé les « colonnes infernales » ni la stratégie de la terre brûlée. Villages, silos et moissons incendiés, oliviers et figuiers abattus, mulets, bœufs, ânes, chevaux, troupeaux volés, femmes violées.

Ils ne sont pas les premiers, ni les derniers à l'avoir appliquée avec la férocité des sabreurs. Ainsi les ravages du Palatinat sous Turenne (1674) et Louvois (1689), parmi tant d'autres commis par de grands capitaines de toutes nations.

On s'épargnera donc ici cette pornographie guerrière dont se délectent les néo-décolonialistes du XXI^e siècle, éructant sans fin, avec toujours plus de juste courroux et d'éléments atroces, infiniment ressassés, leurs accusations de « colonialisme transcendantal » - mais dont les Européens, curieusement, seraient seuls coupables depuis les Temps modernes (1453/1492) ; et les non-Européens, seules victimes.

Quant aux invasions, massacres, supplices, esclavagismes et colonisations arabes, turcs, mongols, russes, chinois, zoulous, aztèques, incas, etc., il y aurait soit prescription, soit circonstances atténuantes. Mais surtout amnésie et occultation.

Amateurs de viols, de carnages, d'incendies, d'« enfumades » et d'oppression coloniale, lisez le pamphlet révolté de Christian Pitois (1811-1872), le propre secrétaire de Bugeaud, dénonçant dès 1846 les crimes de guerre de son supérieur⁶¹ ; ou les lettres révoltées de simples soldats, acteurs et témoins traumatisés de ces horreurs, telles que publiées en 1891 par Maurice d'Irisson d'Hérison dans *La chasse à l'homme : guerres d'Algérie*⁶². Ou encore celles de Maupassant, parues en 1881 dans *Le Gaulois*, flétrissant l'ignominie des administrateurs envers les Arabes : « Le principe de la colonisation française consiste à les faire crever de faim⁶³. » Ceux-là ne sont pas des imprécateurs tardifs, faciles et monomaniaques, rebattant sans cesse, avec deux siècles de retard, et par idéologie anti-française, les seules horreurs de son armée.

⁶⁰ Colette Zytnicki, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026, p. 120-122

⁶¹ Cf. P. Christian, *L'Afrique française, l'empire du Maroc et les déserts du Sahara*, Barbier, 1846

⁶² Cf. Paul Ollendorff éditions. Cité par Jean-Pierre Guéno, « La stratégie de la terre brûlée », *Historia* n°892, avril 2021

⁶³ *L'Histoire collection* n°95, avril-juin 2022, p. 43

Les militaires, d'ailleurs, ne cachent pas leurs intentions : « Prendre la terre aux ennemis et la peupler de soldats laboureurs⁶⁴. » Derrière les apparences « patriotiques », « racistes » de la conquête, c'est bel et bien, comme aux Etats-Unis au même moment, comme en Angleterre depuis deux siècles, *le progrès des moyens de production et de l'industrialisation*, qui élimine les « peuples arriérés » et « barbares », de leurs terres ancestrales. D'où, en 1848, la glorification, par Marx et d'Engels, du « rôle éminemment révolutionnaire de la bourgeoisie » :

« Elle a créé d'énormes cités ; elle a prodigieusement augmenté les chiffres de population des villes par rapport à la campagne, et par là, elle a arraché une partie importante de la population à l'abrutissement de la vie des champs. De même qu'elle a subordonné la campagne à la ville, elle a rendu dépendants les pays barbares ou demi-barbares des pays civilisés, les peuples de paysans des peuples de bourgeois, l'Orient de l'Occident⁶⁵. »

Tirons les conséquences théoriques et « socialistes scientifiques » de ces prouesses historiques. Les puces ne sont pas la peste, mais les porteuses du bacille. Les Occidentaux ne sont pas le progrès, mais les porteurs du progrès - d'ailleurs conscients et volontaristes. C'est leur différence avec les puces ; ils sont également *sujets* du processus qui les agit.

L'Occident n'est pas technologique - thèse essentialiste. La technologie est alors occidentale - thèse matérialiste - comme les sciences & techniques furent chinoises, perses ou mésopotamiennes. Ce ne sont pas l'Etat (la France), ni le capital (la bourgeoisie), ces agents transitoires, qui ont colonisé l'Algérie, l'Orient, les campagnes, mais les sciences et technologies dont « l'Occident » et ses « capitaines d'industrie » ne sont alors que les vecteurs fugaces. Comme le furent jadis les Arabes transmettant la science des Grecs, des Perses et des Indiens, dans cette perpétuelle course à la puissance que les sociétés se livrent contre elles-mêmes et contre les autres ; mobilisant à cet effet les subjectivités individuelles et les identités idéologiques ; nationales, religieuses, sociales, etc.

Faute de quoi, elles disparaissent au profit de celles qui le font, éliminées ou absorbées dans une version nouvelle et supérieure de la civilisation, qui ne laisse plus rien, ni lieu, ni personne « en dehors ». Prodige des communications électro-mondialisées.

S'il est une chose que les plus rebelles et les plus identitaires des colonisés et demi-colonisés ont ardemment poursuivie, c'est bien de ravir à l'Occident sa supériorité techno-industrielle afin de renverser sa domination et de retrouver eux-mêmes cette position indépendante ou supérieure. Quitte à y perdre l'identité propre et ancestrale qui les activait et à devenir, eux aussi, des techniciens « sans qualités », uniformes et interchangeable.

Ainsi, la course à la puissance et la course entre puissances se stimulent mutuellement, mais par-delà l'aspect conflictuel et les rapports de force entre rivaux, toujours susceptibles d'éclater en guerres ouvertes, voire mondiales, *c'est une même et unique société techno-industrielle qui fusionne les moyens de production et les modes de vie à l'échelle globale* ; broyant les différences matérielles et culturelles. D'où la question qui taraude les stratèges ; l'unique monde-machine sera-t-il sous domination « orientale » ou « occidentale » ? Sino-asiatique ou américano-européenne ? Cependant que dans les autres aires civilisationnelles, l'Inde et l'Islam, s'efforcent de recouvrer, de conserver ou d'acquérir leur propre puissance géopolitique.

⁶⁴ Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour, Sylvie Thénault, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale, 1830-1962*, La Découverte, 2014.

⁶⁵ *Manifeste du parti communiste*, 1848

La Russie s'étirant, ou étant tirée à l'Est et à l'Ouest, depuis des siècles ; et l'Afrique, du Nord au Sud, n'étant guère sortie de l'impuissance dévastée d'un pillage continental.

Cette première colonisation algérienne est une immigration de misère, anarchique, composée pour la plupart de paysans fuyant les disettes des années 1830-1834 et 1846-1848. Bretons, Corses, Alsaciens, Lorrains⁶⁶, Provençaux, mais aussi Maltais, Suisses, Allemands, Italiens, et bien sûr Espagnols, plus nombreux que les Français jusque dans les années 1850. Tous à la recherche de cette fortune que promet toujours l'émigration. Beaucoup, d'ailleurs, détournés de l'eldorado américain par les rabatteurs des ports de départ. C'est qu'avec les spoliations de terres sont apparus des entrepreneurs coloniaux, en quête de main d'œuvre besogneuse et bon marché.

D'autres va-et-vient, d'incessants chassés-croisés entre la France et l'Algérie, de militaires, de fonctionnaires, d'observateurs, d'affairistes, pêle-mêle d'imbroglios de toutes sortes. Ismaïl Urbain travaille un an à Paris, à la direction Algérie du ministère de la Guerre (24 février 1841/28 janvier 1842) ; le temps d'avoir d'une amie parisienne une petite Marie, qu'il ne reconnaîtra jamais, cependant que Djeyhmouna l'attend à Constantine. Cette fois, elle l'accompagne dans ses missions autour de Blida, où elle accouche à son tour et à quinze ans d'une petite Beïa (*Bahiyya*, « Belle »), le 19 janvier 1843. Allons, en dépit de toutes les traverses et accrocs, la fusion de l'Orient et de l'Occident est en cours - et féconde.

Il serait ici trop long de retracer les multiples et tortueuses manœuvres politico-bureaucratiques d'Enfantin, pour imposer ses vues et obtenir la publication officielle de son gros mémoire (542 pages) sur *La colonisation de l'Algérie*.

Dans ce fort volume, finalement paru sans l'aveu du ministère, le 8 février 1843, Enfantin se demande encore « comment cette conquête, déjà si chèrement payée, pourrait devenir moins coûteuse et bientôt même productive ». Il défend le « transport d'une population *civile* considérable, d'une population *agricole, commerçante et industrielle* » depuis la France, pour construire des chemins de fer, creuser des mines et cultiver les terres laissées inertes par le pouvoir turc et les militaires français.

L'urgence guerrière s'estompe d'ailleurs avec la prise de la *smala* d'Abd el-Kader, le 16 mai. La *smala*, c'est la cour itinérante de l'émir, comme celle des rois francs avant l'an mil. Un camp de 20 000 personnes en constant déplacement. Un chef de tribu signale sa présence auprès d'un point d'eau à l'armée française, justement à sa recherche. Une chevauchée et une charge de cavalerie plus tard, le glorieux fait d'arme est accompli. 9 morts, côté français ; 300 du côté arabe. Les peintres, tel Horace Vernet, n'ont plus qu'à illustrer la bataille où l'on voit Ysmaël Urbain, sans arme, aux côtés du duc d'Aumale (1822-1897), le héros du jour et fils du roi Louis-Philippe. Ce qui vaut à Urbain une invitation à dîner par le roi, lors d'un aller-retour en France, et une promotion au grade d'« interprète principal », malgré l'opposition de Bugeaud, l'enragé champion de la colonisation par des « soldats-laboureurs », regroupés à la romaine dans des villages militaires.

Face à Bugeaud et à ses pareils, Enfantin, qui dirige à partir de 1844 *L'Algérie* ; un journal sous-titré « Courrier d'Afrique, d'Orient et de la Méditerranée », et paraissant quatre ou cinq fois par mois, entre décembre 1843 et juillet 1847, « selon les arrivages postaux ». Sa devise ;

⁶⁶ Cf. Fabienne Fischer, « Les Alsaciens et les Lorrains en Algérie avant 1871 », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, n°317, 1997.

« Colonisation - Civilisation. L'Algérie est désormais et à toujours française ». Ses revendications ; la « réunion de l'Algérie à la France par une loi » et « la substitution d'un régime pacifique et organisateur au régime destructeur, ruineux et impuissant de la guerre ». Dans son prospectus de parution, le journal déclare :

« Après quatorze années de luttes et d'épreuves douloureuses, l'Algérie touche enfin à une période d'*organisation* et de *paix*.

Le moment ne pouvait donc être mieux choisi pour la publication d'un organe spécial des besoins généraux de la *colonisation* et de la *civilisation* en Afrique. [...] [Le journal *L'Algérie*] s'est imposé la tâche de signaler les *abus*, d'indiquer les *réformes*, de défendre les intérêts *agricoles, manufacturiers, commerciaux* de l'Afrique, afin d'assurer la *prospérité* de notre conquête, et il n'y faillira pas⁶⁷. »

C'est en bref l'organe du parti industrialiste, polytechniciens « pacifistes », vieux saint-simoniens, « experts » académiques ou de terrain - face à d'autres polytechniciens, « bellicistes » - Eugène Cavaignac, Louis de Lamoricière, ces exterminateurs aux yeux déments (mais républicain pour le premier et saint-simonien pour le second), qui déchainent les carnages aux côtés des Saint-Arnaud, Montagnac, Pélissier...

Parmi les contributeurs de *L'Algérie*, Auguste Warnier (1810-1875), l'un des partisans les plus déterminés et les plus déterminants de la colonisation. Un médecin militaire expédié à Oran en 1834, pour combattre le choléra qui s'est échappé de l'hôpital - militaire. Près de 1 000 morts en ville, près de 1 500 à Mascara, Mostaganem, Médéa et Miliana. Car c'est de France, et par les ports, qu'arrivent les épidémies meurtrières de milliers de gens, à Oran, Alger et Constantine, en 1834, 1835 et 1849 - mais aussi, donc, le médecin militaire qui les combat⁶⁸. Ce dernier se fait le spécialiste reconnu de son *terrain*. Il apprend l'arabe, *étudie le milieu*, au point que le gouvernorat général (militaire), le nomme commissaire adjoint auprès d'Abd el-Kader, durant la paix de la Tafna. Warnier en ramène une brochure, *De la Province d'Oran sous la domination de l'émir Abd el-Kader*, qui lui vaut un siège à la Commission d'Exploration de l'Algérie en compagnie de nos saint-simoniens, Enfantin, Ernest Carette, Ismaïl Urbain. Des gens bien intéressants. On ne peut que partager leurs vues sur le progrès et l'industrialisation, Warnier devenant une sorte d'« ultra-saint-simonien ».

Si Ismaïl Urbain collabore à *L'Algérie* - comme il a collaboré au *Temps* et au *Journal des Débats* - c'est clandestinement et malgré l'interdiction de ses supérieurs (militaires). Lui et certains amis, souvent d'autres militaires *arabophiles*, s'opposent à la colonisation prédatrice, démographique, culturelle et religieuse du pays. Le progrès et l'industrialisation, oui ! Mais en association avec les Arabes et sur un pied d'égalité.

L'appropriation des terres indigènes est évidemment la grande affaire du moment, mise en œuvre au moyen du cadastre et des confiscations. Dès les années 1830 :

« Interprètes et géomètres se rendent sur les lieux. Avec ou sans l'aide de témoignages locaux, ils mesurent et numérotent les parcelles, dressent des plans. Des titres de propriété sont ensuite délivrés. Ces opérations permettent des

⁶⁷ *L'Algérie* n°1, 2 décembre 1843

⁶⁸ Cf. Kadir M.Y. « Les épidémies ayant sévi en Algérie au 19^e et 20^e siècle » medecine.univ-batna2.dz

annexions domaniales, des concessions de lots par l'Etat et des achats directs de terres par les Européens⁶⁹. »

Une commission parlementaire formée de sept pairs et de onze députés en débat en janvier 1842. L'Etat colonisateur saisit les propriétés de l'ancien pouvoir ottoman (*beylik*), celles des « ennemis de la France » (tribus et dignitaires réputés hostiles) et - par ordonnance du 24 mars 1843 - les biens des fondations pieuses (*habous*), traditionnellement inaliénables, et dont les revenus servent aux bienfaisances et aux miséreux, en période de calamité. - Idem, « l'essentiel des espaces forestiers, des terres de parcours ou dépourvues de titres que les agents domaniaux considèrent facilement comme "vacantes"⁷⁰... »

De quoi rappeler la boutade américaine : « The story of United States, is a story of real estate. »

Mais ce terrain n'est pas réellement conquis tant qu'il n'est pas réellement administré. A partir de février 1844, l'armée plante une cinquantaine de « bureaux arabes » calqués sur l'administration d'Abd el-Kader en Oranie, et sur celle des Ottomans avant la conquête, afin de mailler le territoire et la population. Il s'agit de faire du renseignement, de la police, de rendre la justice, de remplir des tâches liées à l'économie, l'éducation, la santé, les cultes. Bref, des sortes de préfectures particulières aux autochtones, et qui souvent les protégeront des empiètements *colonistes*. Chaque bureau disposant de deux secrétaires, un français et un indigène, d'un interprète, d'un médecin et d'une troupe de cavaliers, les *spahis*, dirigée par le *chaouch* (sergent, garde)⁷¹. « En 1844, 1 200 km de routes sont construites pour relier les postes militaires aux villes portuaires⁷². »

Enfantin, lui-même, sollicite très pacifiquement une concession auprès des autorités militaires, pour l'exploitation de 9 000 hectares de forêts, et engage son vieux camarade Henri Fournel, polytechnicien et saint-simonien, à venir sonder les sous-sols à la recherche de trésors miniers. - Fournel, vous vous souvenez de Fournel ?... Mais si ! L'ancien du Creusot, du chemin de fer de Saint-Germain et des houillères de Decazeville ! Celui qui avait organisé la mission industrielle en Egypte, dix ans plus tôt, et passé sept mois sur place, d'octobre 33 à mars 34 ?...

Bref, revoici Fournel, le « Compagnon de la Femme », qui s'en revient explorer l'Algérie, de 1843 à 1846, avec cette fois une mission du ministre de la guerre pour mener ses recherches minéralogiques. Outre des dizaines de gisements divers, (fer, tungstène, cuivre, zinc, plomb, etc.), il découvre des fossiles et des ruines, notamment des mines, déjà exploitées par les Vandales. Son rapport à l'Académie des sciences, *Richesse minérale de l'Algérie, accompagnée d'éclaircissements historiques et géographiques sur cette partie de l'Afrique septentrionale* (1848) reste des décennies durant la référence de tous les exploitants du sous-sol algérien ; sa découverte des mines de fer dans le massif de l'Edough profitera d'ailleurs aux banquiers saint-simoniens, les frères Talabot, qui obtiendront la concession de la société minière Mokta el Hadid, entre Bône (aujourd'hui Annaba, Hippone auparavant) et Aïn Mokra.

« Relativement à l'Algérie, Fournel posa deux questions de politique industrielle : celle de la transformation ou non sur place des minerais par la création de hauts

⁶⁹ Didier Guignard, « L'Etat et les colons. La grande ruée sur les terres ». *L'Histoire collection* n°95, avril-juin 2022. p. 28-33

⁷⁰ Didier Guignard, « L'Etat et les colons. La grande ruée sur les terres ». *L'Histoire collection* n°95, avril-juin 2022. p. 28-33

⁷¹ Cf. Tramor Quemeneur, « Militaires... et gestionnaires ». *Historia* n°892, avril 2021. page 28

⁷² Tramor Quemeneur « Rail, route, route, tourisme... l'empreinte coloniale ». *Historia* n°892, avril 2021. p. 44

fourneaux et celle de la protection douanière à donner en France au minerai de fer algérien pour concurrencer le minerai suédois. Il s'opposa sur cette dernière question à Le Play qui était favorable à une diminution immédiate des droits à l'égard de la Suède. Le conseil général des Mines donna d'abord raison à Fournel, puis retint finalement la thèse de Le Play⁷³. »

Henri Fournel, Prosper Enfantin, Paulin Talabot, les saint-simoniens ouvrent le secteur de l'industrie extractive algérienne moderne, qui représente aujourd'hui 15 % du PIB algérien. De Dunkerque à Tamanrasset, au-delà des mers et des « races », la nouvelle société industrielle et bourgeoise évince la vieille société agraire et féodale.

Trois ans de guerre atroce et désespérée. Eugène Cavaignac (1802-1857), polytechnicien et colonel de zouaves, introduit la pratique des *enfumades*, le 18 juin 1844. Les victimes étant les Sbéhas qui ont assassiné des colons et des caïds nommés par les Français. Bon. Si les Français ne voulaient pas se faire tuer par les indigènes, ils n'avaient qu'à rester chez eux et ne pas venir prendre leurs terres. La colonne Cavaignac est aux trousses des fugitifs, hommes, femmes, enfants. Deux jours de course éperdue avant de se terrer sous une falaise. Coups de feu, pourparlers. Le capitaine Jouvencourt s'avance seul vers l'entrée et tombe d'une volée de balles. Il faut d'autres moyens. Fagots, feu, fumée. Les derniers survivants se rendent le lendemain aux avant-postes. On reparle bientôt de ce Cavaignac, militaire républicain, énergique et implacable.

Août 1844. Les troupes de Bugeaud poursuivent au Maroc celles d'Abd el-Kader, enfui demander l'aide du sultan Abd er-Rahman (1778-1859), son allié plus ou moins ferme et loyal. Quelques vieilles coques françaises bombardent Mogador et Tanger, cependant qu'une cavalerie de guerriers tribaux (25 000 chevaux), sous le commandement du fils du sultan galope à la rencontre d'une petite armée professionnelle (11 000 hommes). Collision au bord de l'Isly, un oued frontalier. Les guerriers perdent 800 hommes, onze canons et tout le butin princier. Abd el-Kader perd le soutien du sultan dans sa résistance aux « chrétiens ». Le voici de retour dans le maquis algérien.

Un autre rebelle émerge en avril 1845 à l'ouest d'Alger, dans la montagne du Dahra (*le Dos*), un certain Boumaza (« l'homme à la chèvre »), en réalité Mohammed ben Ouda, dont le père et la parentèle s'activent dans les confréries locales. C'est dans les grottes du Dahra qu'eut lieu le 18 juin 1845, l'une des *enfumades* les plus immédiatement et les plus universellement dénoncées par le *Times*, *La Démocratie pacifique* de Victor Considerant, Alexis de Tocqueville, Alphonse de Lamartine, des parlementaires, des militaires - et le secrétaire de Bugeaud,⁷⁴ bien sûr !

Trois mois plus tard, une colonne de 426 soldats est encerclée à Sidi-Brahim, par des milliers de *moudjahidines* (« combattants de la foi »), sous la direction d'Abd el-Kader. Trois jours de combat (23/26 septembre 1845). Les survivants et leurs successeurs se souviendront chaque année du capitaine Dutertre ; capturé ; égorgé pour avoir appelé ses compagnons à la résistance, plutôt qu'à la reddition ; ainsi que des quinze chasseurs sauvés par la cavalerie, après une ultime percée.

⁷³ <https://maitron.fr/fournel-henri-fournel-marie-jerome-henri/>

⁷⁴ Cf. P. Christian, *L'Afrique française, l'empire du Maroc et les déserts du Sahara*, Barbier, 1846, p. 442. Cité par Colette Zytnecki, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026. p. 161

C'était 31 ans avant la bataille de la Little Bighorn et le psychopathe en chef n'était pas George Custer, mais Lucien de Montagnac (1803-1845), qui avait déjà mérité la Légion d'honneur pour sa répression des barricades parisiennes de 1832, et qui a laissé dans ses lettres quelques aperçus et principes de la conquête :

« Nous nous sommes établis au centre du pays brûlant, tuant, saccageant tout. Quelques tribus pourtant résistent encore, mais nous les traquons de tous côtés pour leur prendre leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux. (...) On en garde quelques-unes (NdR, des femmes) comme otages, les autres sont échangées contre des chevaux, et le reste est vendu à l'enchère comme bêtes de somme. (...) Voilà, mon brave ami, comment il faut faire la guerre aux Arabes : tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de quinze ans, prendre toutes les femmes et les enfants, en charger des bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs ; en un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens. (...) Qui veut la fin veut les moyens (...)»⁷⁵. »

Voilà bien cette rude morale de l'efficacité, partagée de tous les progressistes et révolutionnaires, tel le communiste Trotski en 1938 dans *Leur morale et la nôtre*. Tous les crimes sont permis si la cause est juste. Le but de cette terreur, sinon son effet, étant de *broyer* la société paysanne et tribale, de l'*extirper* afin de rendre la terre et les bras disponibles aux entreprises coloniales ; grandes et petites ; agricoles et industrielles.

Ces indigènes, comme ceux d'Europe auparavant, sont donc accablés d'amendes, de confiscations, repoussés sur des terres de plus en plus réduites et ingrates, et finalement arrachés de celles-ci pour devenir des vagabonds, migrant sans fin dans leurs familles, dans d'autres tribus, au Maroc, en Tunisie, en ville. Enfin, c'est la rançon du progrès et on ne construit pas une société industrielle sans *libérer la main d'œuvre* du travail des champs.

Mais on ne saurait oublier Leroy de Saint-Arnaud (1798-1854), le coupeur de têtes à la prime, dont la correspondance décore les florilèges néo-décoloniaux (10 francs la paire d'oreilles indigènes !) :

« 15 août 1845. 500 Algériens s'abritent dans une grotte entre Ténès et Mostaganem. Ils refusent de se rendre. J'ordonne à mes soldats de les emmurer vivants. Je fais boucher hermétiquement toutes les issues et je fais un vaste cimetière. La terre couvrira à jamais les cadavres de ces fanatiques. Personne n'est descendu dans les cavernes. Personne ne sait qu'il y a dessous 500 brigands qui n'égorgeront plus les Français. Un rapport confidentiel a tout dit au maréchal, sans poésie terrible ni images. Frère, personne n'est bon par goût et par nature comme moi !... Du 8 au 12 août, j'ai été malade, mais ma conscience ne me reproche rien. J'ai fait mon devoir de chef, et demain je recommencerai, mais j'ai pris l'Afrique en dégoût ! »

Quant à Boumaza, ce jeune homme de 22 ans mène et subit deux ans de guerre terrible avant de se rendre à Saint-Arnaud le 13 avril 1847, et d'être amené à Paris où il devient le protégé de la princesse de Belgioso ; une attraction de la haute société, comme plus tard Abd el-Kader et Mohamed el-Mokrane. Nos mondains ayant une dilection pour les chefs sauvages exhibés dans

⁷⁵ cité par Jean-Pierre Guéno, « La stratégie de la terre brûlée ». *Historia* n° 892, avril 2021

leurs salons. A moins que la princesse, patriote italienne exilée en France, n'ait eu quelque empathie pour cet autre patriote exilé.

« Nous aperçûmes un bel Arabe splendidement vêtu, portant haut la tête, et nullement effarouché par les regards braqués sur lui. On lui fit place, on lui donna un fauteuil au premier rang, on le traita en grand personnage⁷⁶. »

Abd el-Kader, ayant négocié sa reddition contre son exil en Egypte, se constitue prisonnier fin décembre 1847. Mais l'implacable Bugeaud, inquiet de le voir s'allier aux Anglais et reprendre la guerre, trahit la parole donnée et le fait emprisonner à Toulon, de janvier au 23 avril 1848, dans des conditions indignes, avec 88 personnes de sa suite, dont ses trois femmes, sa vieille mère, ses trois fils et une fille.

Engels analyse sur le vif - et du point de vue socialiste scientifique - la signification « géopolitique » de cette reddition pour l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Son article est publié dans le *Northern Star*, journal chartiste du mouvement ouvrier et démocratique.

« En somme, à notre avis, c'est très heureux que ce chef arabe [Abd-el-Kader] ait été capturé. La lutte des bédouins était sans espoir et bien que la manière brutale avec laquelle les soldats comme Bugeaud ont mené la guerre soit très blâmable, la conquête de l'Algérie est un fait important et heureux pour le progrès de la civilisation. Les pirateries des états barbaresques, jamais combattues par le gouvernement anglais tant que leurs bateaux n'étaient pas molestés, ne pouvaient être supprimées que par la conquête de l'un de ces états. Et la conquête de l'Algérie a déjà obligé les beys de Tunis et Tripoli et même l'empereur du Maroc à prendre la route de la civilisation. Ils étaient obligés de trouver d'autres emplois pour leurs peuples que la piraterie et d'autres méthodes pour remplir leurs coffres que le tribut payé par les petits états d'Europe. Si nous pouvons regretter que la liberté des bédouins du désert ait été détruite, nous ne devons pas oublier que ces mêmes bédouins étaient une nation de voleurs dont les moyens de vie principaux étaient de faire des razzias contre leurs voisins ou contre les villages paisibles, prenant ce qu'ils trouvaient, tuant ceux qui résistaient et vendant les prisonniers comme esclaves. Toutes ces nations de barbares libres paraissent très fières, nobles et glorieuses vues de loin, mais approchez seulement et vous trouverez que, comme les nations plus civilisées, elles sont motivées par le désir de gain et emploient seulement des moyens plus rudes et plus cruels. Et après tout, le bourgeois moderne avec sa civilisation, son industrie, son ordre, ses " lumières " relatives, est préférable au seigneur féodal ou au voleur maraudeur, avec la société barbare à laquelle ils appartiennent⁷⁷. »

A vrai dire, Abd el-Kader était de ces beys et sultans qui s'étaient déjà résolus « à prendre la route de la civilisation », comme on l'a vu et comme le reste de sa vie ne cessera de le montrer ; aussi aurait-on aimé avoir ses réflexions, à la lecture de l'article d'Engels.

⁷⁶ Augustin Chalamel, *Souvenirs d'un hugolâtre. La génération de 1830*, J. Lévy, 1885, p. 270. Cité par Colette Zytynski, *Le cas Bugeaud*. Tallandier, 2026. p. 240

⁷⁷ F. Engels, *Northern Star*, 20 janvier 1848

C'est du Fort Lamalgue, cependant, que l'émir envoie au roi Louis-Philippe une vaine lettre de protestation et découvre ces monstres bizarres, la révolution et la République ; « un corps qui ne peut marcher sans tête », mais, hélas, doté de « 35 millions de têtes » - « c'est un peu trop ».

Bon prince, l'émir écrit en mars à ce corps polycéphale :

« Je demande justice de vos mains. [...] Je me suis rendu de ma propre volonté, libre. Certains d'entre vous peuvent s'imaginer que, regrettant la solution que j'ai prise, je nourris encore l'intention de retourner en Algérie. Cela ne sera jamais. Je peux maintenant être compté parmi les morts. Mon seul désir est d'être autorisé d'aller à La Mecque et à Médine, pour y prier et adorer le Dieu Tout-Puissant jusqu'à ce qu'Il me rappelle à Lui⁷⁸. »

Le nouveau gouvernement, de son côté, écrit alors aux « Colons de l'Algérie » :

« La République défendra l'Algérie comme le sol même de la France. Vos intérêts matériels et moraux seront étudiés et satisfaits. L'assimilation progressive des institutions algériennes à celles de la métropole est dans la pensée du gouvernement provisoire ; elle sera l'objet des plus sérieuses délibérations de l'Assemblée nationale⁷⁹... »

Les journalistes de *l'Illustration*, le commissaire du gouvernement Emile Ollivier, le général Changarnier, lui ayant rendu visite, prennent à cœur le sort de l'émir et le respect de la parole donnée. Il est transféré à Pau, le 29 avril, dans un vieux château d'Henri IV. Il y perd trois enfants, devenant dans la ville et au-delà l'objet d'un respect fervent. Il reçoit des lettres, des visites, lit, converse, écrit. On recueille ses perles de sagesse :

« La science peut être comparée à la pluie du ciel ; quand une goutte d'eau tombe dans une huître entrouverte, elle produit la perle. Quand elle tombe dans la bouche de la vipère, elle produit le poison ».

Où l'on voit que l'Orient musulman et l'Occident chrétien s'accordent sur cette ambivalence ; la science, tout dépend de ce qu'on en fait. Et ce qu'on en fait, on le sait maintenant ; un monde scientifiquement arrosé, où la pluie qui devait tomber sur commande grâce au système parfaitement automatisé, ne tombe plus - ou alors beaucoup trop.

Qu'est-ce que l'industrie alors, en Algérie ? Quelques mines et carrières, celles de Bab-el-Oued et de Mouzaïa (fer et cuivre), 476 ouvriers, 876 tonnes de minerai...

« En 1848, Alger possède deux moulins à vapeur, deux moulins à eau et 16 moulins à manège. Des moulins à huile avaient également été construits. Le plus important était situé à Bab Azoun. Il avait une capacité de production de 600 litres en 24 heures⁸⁰. »

⁷⁸ Lettre du 20 mars 1848, citée dans « La détention d'Abd el-Kader au fort Lamalgue de Toulon », le 1^{er} novembre 2004, sur histoirecoloniale.net

⁷⁹ *Le Monde*, 16 septembre 1959, « L'organisation politique et administrative de l'Algérie de 1830 à 1959 »

⁸⁰

L'émir a su, bien sûr, la reddition de son vieil adversaire Ahmed Bey, le 5 juin 1848. Le Kouloughli de Constantine, le partisan de la régence turque qui battait la montagne depuis 1837. Celui-ci n'est pas exilé ni emprisonné. Il prend juste sa retraite des braves à Alger où il est inhumé trois ans plus tard, ayant consigné ses mémoires. Sa personnalité, en France et en Algérie, est aujourd'hui bien moins célébrée que celle du héros de l'indépendance *arabe*.

Le moment hésite et se déchire entre *communisme* et *communication* ; les deux rejetons du saint-simonisme. « Communisme » au sens de « socialisme scientifique », Marx vampirisant scientifiquement les idées et les formules des révolutionnaires français dans son *Manifeste du parti communiste* (février 1848)⁸¹. Communication au sens des réseaux de toute sorte, censés produire par leur seul et simple système un monde prospère, pacifique et progressiste. Mais rassurons-nous, la contradiction est surmontable. « Une autre communication est possible », « une communication communiste », « cybercommuniste », qui adviendra dès que « les travailleurs », le « travailleur collectif » - y compris les ingénieurs, scientifiques et administrateurs - se seront appropriés les moyens de communications financés par « les capitalistes », « afin de les mettre au service de toutes et de tous, » etc.⁸²

Tandis que les insurgés de Juin proclament le manifeste en armes du prolétariat français, les saint-simoniens, administrateurs et polytechniciens, accèdent aux cabinets ministériels et postes de pouvoir. Vingt-trois ans après la mort de Saint-Simon. Quinze ans après leur départ pour leur mission d'Orient.

A propos, que faire de ceux qui ne sont pas tombés parmi les 3 000 ou 5 000 fusillés des barricades de Juin, par le *général* Cavaignac ? (promu en février). On en *transporte* quelques centaines en Algérie. C'est-à-dire qu'ils y sont exilés sous des régimes divers et plutôt souples, au point que beaucoup s'y enracinent avec leurs familles et leurs activités, après leur amnistie ; artisans, agriculteurs, industriels, commerçants, avocats, journalistes, etc. L'Algérie, c'est l'Amérique⁸³. Sauf qu'il n'y viendra jamais assez d'immigrants, de pionniers ni de colons pour submerger les peuples antérieurs, trop nombreux et de culture trop fière, trop ancienne, trop structurée et développée - *trop antagonique* pour se fondre dans le creuset français.

Mais voici qu'un certain Claude Camus, ferblantier de son état, né à Bordeaux en 1809, vient s'installer avec son épouse, Marie-Thérèse, à Ouled Fayet, un hameau à une vingtaine de km d'Alger. C'est là que se fixe également Mathieu Just Cormery, né à Silhac (Ardèche) en 1826, qui épouse Marguerite Léonard d'Elange (Moselle), en 1852. Quatre colons parmi cent mille autres et trois millions d'indigènes. Des croquants, des culs-terreux analphabètes qui mettront quatre générations à produire un prix Nobel, avant de faire leurs valises pour rentrer « chez eux »⁸⁴, ramenant avec eux les 150 000 juifs, algériens depuis l'antiquité et « français depuis six générations »⁸⁵. - Suffit. Le philosophe Albert Memmi⁸⁶ et l'historien Pierre Nora⁸⁷ ont dit

⁸¹ Cf. Renaud Garcia, « Skirda ou la mémoire des vaincus ». Tomjo & Marius Blouin « Lyon 1830-1834, chef-lieu de l'industrialisme » sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁸² Cf. Pièces et main d'œuvre, *En Cybérie*, Service compris, 2026

⁸³ Cf. Georgette Sers. « Recherches sur l'activité des transportés en Algérie ». In : 1848. *Revue des révolutions contemporaines*, Tome 42, numéro 185, février 1950. pp. 47-75. Doi : <https://doi.org/10.3406/r1848.1950.1469>

⁸⁴ Cf. Renaud Garcia, *Notre Bibliothèque Verte*, Vol.3. Service compris, 2024

⁸⁵ Benjamin Stora. « Moi, Benjamin Stora, historien des solitudes », *Les Hors-série de l'Obs* n°110 « L'Algérie coloniale-1830-1962 », février 2022

⁸⁶ Cf. *Portrait du colonisé*, précédé de *Portrait du colonisateur*, préface de Jean-Paul Sartre, 1957, Correa

⁸⁷ Cf. *Les Français d'Algérie*, 1961, Julliard

tout le mépris qu'on devait avoir pour ces brutes prédatrices, perverses, gueulardes et pleurnichardes. Il faut toujours croire ce que disent les universitaires, même quand ils se contredisent eux-mêmes et entre eux. Ils jouissent en effet, par diplôme d'Etat chèrement payé, de l'ombrageux monopole de la vérité.

Quant à Ouled Fayet, c'est aujourd'hui une banlieue de 35 000 habitants, rayée d'une rocade et de trois lignes de bus, siège de Ooredoo, une société de téléphonie qatarie, et de l'Opéra d'Alger (construit et financé par la Chine), également dotée d'une caserne militaire, d'une clinique privée, d'un Garden city centre, de trois cités universitaires pour filles, etc. C'est du moins ce que l'on apprend sur Internet, car Ouled Fayet est sur Internet, pareille à n'importe quelle banlieue, Roubaix, Clichy, ou Vaulx-en-Velin, du monde. Où l'on voit deux siècles de course au progrès, à travers toutes les embardées de pouvoirs et de populations. Ouled Fayet, c'est tout de même mieux maintenant.

Tomjo / Marius Blouin
28 juillet 2026

Lire aussi sur www.piecesetmaindoeuvre.com :

- Tomjo, « Et c'est ainsi qu'Allah est grand. Islam et technologie » (2016)
- Le Platane & Renaud Garcia, « Marseille, tête de réseau global (3) - Marseille-Alger : les saint-simoniens, colons indigénistes » (2025)